

INTRODUCTION GENERALE :

Colette, citadine et campagnarde avec la même aisance, femme moderne encore aujourd'hui, un merveilleux et tumultueux personnage, est l'une des premières femmes à avoir obtenu des funérailles nationales, en 1954. Une foule nombreuse (composée en partie de femmes) accompagna son cercueil au père-Lachaise où elle est enterrée. L'église catholique refusa pourtant un enterrement religieux à l'écrivaine sous prétexte qu'elle était montée sur les planches et qu'elle a divorcé deux fois. Le romancier Graham Green s'indigna et écrivit une lettre de protestation au cardinal de Feltin, Archevêque de Paris, à l'époque.

Pour l'expliquer, il faut nous replacer dans le contexte de l'époque. Même si l'art ne saurait raisonnablement plus être évalué à l'aune de critères moraux, ce n'était pas le cas au début du XIXème siècle. Marine Rambach situe même la césure plus tardivement « au début des années 1970. Pratiquement toutes les études consacrées à Colette, entre 1908 à 1960 discutent de la valeur morale des œuvres de l'écrivaine. D'une certaine manière la valeur morale de l'œuvre était alors considérée comme une valeur esthétique au même titre que le style ou la composition ».¹

En consultant les critiques de son temps, l'on s'aperçoit bien vite d'ailleurs, que la critique se révèle parfois virulente à l'égard de Colette ; ne donnons pour exemple que cet article qui n'atténue pas ses propos, d'un titre effrayant et si évocateur : « Colette a-t-elle une âme ? ».

Ainsi, ce mémoire résulte d'une volonté de revenir sur la double injustice dont a souffert la réception immédiate de la première partie de son œuvre (que l'on pourrait situer au début des années 1920) : en la condamnant globalement sur des critères moraux qui se révèlent relatifs.

Mais d'abord qu'est ce que la morale ? « *C'est l'ensemble des règles de conduite considérées comme bonnes de façon absolue : principes, leçon de morale*² »

Pourtant, l'absolu n'existe pas et soulève des interrogations telles : *qu'est ce qui est morale et qu'est ce qui est immorale* ? Colette nous aidera à y répondre. Nous verrons dans

¹ Marine Rambach, *Colette Pure et Impure, Bataille sur la prospérité d'un écrivain*, p.61

² Le Petit Robert, 1997

ce mémoire en quoi la femme est entravée par une société patriarcale pesante, puis si toute notion de moralité n'est pas relative, la même morale sociale se heurtant à la morale individuelle. Enfin, en m'appuyant sur des passages précis, nous montrerons que l'œuvre de Colette n'a rien de ce caractère obscène que l'église catholique lui a prêté à tort. (Gérard Bonal rappelle que « la lecture des *Claudine* était prohibée dans les écoles privées jusque dans les années 1960.»³) Colette ne se faisait guère d'illusion lorsqu'elle déclare :

« Les catholiques ne m'aiment pas ! »

Alors que bien au contraire, se reflète jusque dans son écriture un art de la nuance incomparable.

Ce sont toutes ces raisons qui nous ont poussée à s'interroger sur la place de l'amour dans les œuvres colettaines. C'est peut-être prendre une grande liberté que de chercher à définir le rôle joué par l'amour dans la vie d'un auteur contemporain. Pourtant, si cette auteure s'appelle Colette, nous ne croyons pas que ce soit de l'indiscrétion. Sa vie amoureuse, ou plus simplement sa vie, c'est elle-même qui nous la raconte tout au long de son œuvre, avec une merveilleuse simplicité, sans fausse pudeur, sans ces tortillements sentimentaux qui sont parfois tout l'art des femmes-auteures, et sans étalage inutile.

Désormais, revenons à la thématique sur laquelle l'auteure a choisi de se concentrer. Sans surprise, il s'agit de l'amour, ou plus précisément, de la recherche de l'amour. Colette est une auteure vouée à ce thème, et y contribue selon Barjavel avec :

« Le plus de ferveur, le plus de sincérité, et avec le moins d'illusion. »⁴

Pour Barjavel, Colette est avant tout une femme. Ne l'oublions pas, prévient-il, avant de lui prêter tous les excès qui seront les caractéristiques de ses personnages féminins. La complexité de la personnalité de cette auteure nous a toujours fascinée : toute sa vie est intimement liée à ses œuvres. Et depuis son enfance, elle a éprouvé la nécessité primordiale d'aimer, elle était comme guidée par un instinct et une féroce amoureuse, mais aussi une noblesse d'âme, un sens des responsabilités qui n'appartient qu'à elle. Mais malheureusement, cette envie d'aimer et d'être aimée rendra sa vie amoureuse tragique. C'est ce qui nous a amenée à s'interroger : dans quelle(s) mesure(s) pourrait-on affirmer que les *Claudine* sont imbibées des expériences amoureuses de l'auteure et des représentations

³ France Inter, le 27 mai 2004

⁴ René Barjavel, *Colette à la recherche de l'amour*, conférences

qu'elle se fait de l'amour ? Car on retiendra donc que dans ses écrits, Colette livre à ses lecteurs la thématique de l'amour. Et c'est dans cette optique que nous avons choisi le thème de ce présent mémoire : « **L'amour dans les œuvres romanesques de Colette** ». L'amour qui confère ce rôle salvateur et essentiel pour l'individu, la femme en particulier.

Pour essayer de répondre à cette problématique, notre choix porte dans un premier temps sur : *Claudine à Paris* car cette œuvre retrace la première expérience amoureuse de la narratrice. Notre seconde option quant à elle s'oriente sur *Claudine en ménage*, incontournable pour une continuité de l'analyse. Cette problématique implique les hypothèses suivantes : dans quelle(s) mesure(s) l'œuvre romanesque colettienne est imprégnée de l'autobiographie ? Dans notre corpus, Colette fait-elle l'hymne à l'amour ? Les relations amoureuses à l'encontre de la société sont-elles le fruit d'une quête effrénée de l'amour ? Ainsi, pour avancer dans notre analyse de l'appréhension de l'amour dans notre corpus, nous allons adopter comme démarche les trois grandes parties suivantes :

- Première partie : La vie de Colette et ses créations artistiques.
- Deuxième partie : L'amour, thème central des *Claudine*.
- Troisième partie : Les enjeux des amours marginales dans les *Claudine*.

Notre objectif est donc orienté vers l'appréhension de l'importance du thème de l'amour dans ces deux œuvres romanesques colettaines.

PREMIERE PARTIE

LA VIE DE COLETTE ET SES CREATIONS ARTISTIQUES

I- LA SOCIETE FRANCAISE DU XIX SIECLE :

Les persécutions à l'égard de Colette et de ses œuvres l'ont suivie presque jusqu'à sa mort. Il nous faut nous replacer dans le contexte de l'époque pour mieux expliquer cette incompréhension mutuelle entre l'auteure et son temps, c'est ainsi l'intérêt que le panorama de sa vie et de la société de l'époque nous sera primordiale.

A- Une société étouffante :

Deux concepts non négligeables ont marqué la vie de la femme du XIXème siècle, d'un côté, le patriarcat et de l'autre côté, leur situation d'éternelle mineure.

1- Une société patriarcale :

Si la deuxième moitié du XIXème siècle est communément acceptée comme l'époque de toutes les avancées, il convient néanmoins de s'interroger quant à la place de la femme dans la société européenne contemporaine. Ainsi, l'Encyclopédie définit la femme comme « la femelle de l'homme »⁵, une possession du mari qui ne se définit que par l'art de plaire ou d'aimer. La femme n'est donc abordée que par son rapport à l'homme, d'où vient la thématique du patriarcat.

Dans la société patriarcale, depuis l'Ancien Testament et depuis Rome, le père possède et domine la famille. Originellement, dans le droit patriarcal primitif, femmes et enfants constituent, aussi bien que l'esclave et le bétail, la propriété du pater familias. Il peut en disposer à son gré. Dans le monde occidental, ce principe patriarcal fut en vigueur, de manière plus ou moins drastique, pendant 4 000 ans environ.

Plus encore, cette barrière des genres avait été considérablement renforcée au XIXème siècle. En matière d'éducation, les femmes sont le plus souvent destinées à être des femmes au foyer. Elles apprennent à coudre ou à broder en préparant leur trousseau. Dans la bourgeoisie, l'éducation est complétée par l'apprentissage des arts d'agrément (le piano, la broderie). Aussi, le début du XXème siècle illustre-t-il la force de la domination masculine et les clivages qu'elle implique.

Nous avons vu dans cette analyse que la femme était appréhendée comme étant une propriété du mari, désormais voyons leur situation d'éternelle mineure.

⁵ *Dictionnaire de l'Académie française*, 1^e Edition (1694)

2- Une éternelle mineure :

Dans le prolongement du XIXème siècle, la domination masculine est inscrite dans le code civil, le droit inscrit l'infériorité féminine dans la loi. Le code civil, élaboré entre 1800 et 1804 à la demande de Napoléon Bonaparte, fait de la femme une éternelle mineure. Cela ne permet pas l'amélioration du statut de la femme. Cette période constitue même l'une des périodes les plus dures en la matière. Aucun droit politique ou civil ne lui est accordé. La femme est sous la tutelle de son père lorsqu'elle n'a pas accédé au rang d'épouse. Car la femme est avant tout une épouse et une mère. Elle est un ornement qui se doit de charmer son entourage par sa beauté et son esprit que l'on a pris soin de modeler. Elle est aussi et surtout une mère. La procréation devait être l'une de ses principales préoccupations. Mais bien que trouvant sa place par ce rôle de mère, la femme ne détient pourtant aucun droit sur ses enfants, tout revient au père. Le divorce possible depuis 1792 menace la femme car l'homme peut la répudier laissant démunie si elle est sans famille.

Quant au mari, celui-ci lui doit la protection, mais celle-ci lui doit l'obéissance. Le mari est seul responsable en matière d'éducation et de patrimoine. Ainsi, l'épouse doit avoir l'accord de son mari pour tout acte juridique, pour passer un examen, pour travailler, et disposer de son salaire (jusqu'en 1907), pour ouvrir un compte. Son mari peut d'ailleurs contrôler sa correspondance.

Cette analyse nous a permis d'établir une certaine image de la place qu'occupait la femme dans la société du XIXème siècle, elle a une dépendance irrévocable à l'homme, que ce soit dans le domaine politique, civique ou social.

B- Une société en pleine mutation :

Le XIXème a été un siècle sombre, triste, austère et surtout contraignant pour la femme. On aurait cependant tort de croire que cette époque est seulement le temps d'une longue domination, d'une absolue soumission de la femme, car ce siècle signe la naissance du féminisme⁶, ce qui implique des changements structurels importants, comme un travail salarié, l'autonomie de l'individu civil, le droit à l'instruction, ou également l'entrée de la

⁶ Féminisme : doctrine qui prône une revalorisation du rôle des femmes dans la société. Mouvement militant pour l'amélioration et l'extension du rôle et des droits des femmes dans la société (Larousse)

femme dans la politique. Ce siècle est le moment historique où la perspective de la vie de la femme change. Plusieurs sont les facteurs de ce changement radical :

1- L'apparition de l'histoire de l'humanité :

A la fin de ce siècle émerge une société de masse et se développe pour tous et pour toutes l'instruction publique, tandis qu'on découvre enfin les lois de la fécondation et que l'entrée dans l'ère pastorienne et les progrès de l'obstétrique modifient les conditions de la maternité, tandis enfin qu'ethnologues et sociologues mettent à jour dans des sociétés différentes des distributions différentes des rôles féminins et masculins, le vieux discours coutumier sur une femme livrée par nature à ses malédictions humorales persiste, contre lequel se dressent les femmes au nom d'une nouvelle nature telle que l'épanouissement individuel. C'est alors que l'étude de l'histoire de l'humanité s'est interrogée sur la condition de la femme, cette étude a permis de souligner que la femme en tant qu'être humain a aussi une histoire. C'est ainsi que leur condition de compagne de l'homme et de reproductrice de l'espèce fut remise en question.

2- Accès de la femme à l'éducation :

On observe à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle, des progrès en matière d'éducation. La loi Ferry de 1882 rend l'école obligatoire pour les filles comme pour les garçons. Les études secondaires s'ouvrent. En 1880, la loi Camille Sée leur donne accès au Lycée mais, le latin, le grec, la philosophie, les matières « nobles » de l'époque, restent réservées aux jeunes hommes. Les filles n'obtiennent le droit d'obtenir le même baccalauréat que les garçons qu'en 1924. Cependant, les femmes menant des études supérieures ne sont pas rares. Elles sont relativement nombreuses à faire des études de droit. Elles sont moins nombreuses à travailler dans le domaine des sciences. On peut citer, le cas de Marie Curie qui étudie en France à partir de 1891 et qui reçoit deux fois le prix Nobel (1903-1911). Malheureusement, on peut dire que l'instruction est pour la femme un ornement plutôt qu'un gagne-pain.

3- La révolution du travail :

A la fin du XIXème siècle, l'industrialisation mobilise une main-d'œuvre abondante. Cette révolution industrielle a amélioré la condition de la femme dans le sens qu'elle est désormais prise comme étant un être à part entière. La femme est devenue l'égale de l'homme, en tant que travailleur et en tant que citoyen. Ce fut un grand pas vers la révolution, car grâce au

travail, elle pourra rompre les liens de dépendance économique et symbolique qui l'attachent au père et au mari. Mais malheureusement, la marche vers la vraie autonomie est encore longue, Michel Sarde ajoute en ce sens :

« En cette fin de siècle, les chiffres indiquent un pourcentage de 33% de femmes dans la vie active en 1866, et 36% en 1911. Les salaires féminins restent sensiblement plus bas que ceux des hommes et les perspectives sont extrêmement limitées.⁷ »

Effectivement, la femme ne peut encore disposer de son salaire librement, et il est bien inférieur à celui de l'homme. Le travail des femmes est une surexploitation que d'une émancipation. Plus encore, le système éducatif tend à défavoriser la femme, le modèle produit par ce système au meilleur des cas consistait à devenir institutrice. « Or la situation matérielle des institutrices était précaire⁸ » nous confirme Michèle Sarde. Claudine, en fait mention dans *Claudine à l'école* lorsqu'elle méditait sur les candidats au brevet :

« Les cinq sixièmes de ces petites jouaient leur avenir. Et penser que tout ça va devenir des institutrices, qu'elles peineront de sept heures du matin à cinq heures du soir et trembleront devant une directrice, la plupart du temps malveillante, pour gagner soixante quinze francs par mois ! Sur ces soixante gamines, quarante sont filles d'ouvriers ou de paysans ; pour ne pas travailler dans la terre ou dans la toile, elles ont préférées jaunir leur peau, creuser leur poitrine et déformer leur épaule droite. Elles s'apprêtent bravement à passer trois ans dans une école normale (lever à cinq heures, coucher à huit heures et demie _ deux heures de récréation sur vingt quatre heures) et s'y ruiner l'estomac qui résiste rarement à trois ans de réfectoire. Mais au moins, elles porteront un chapeau, ne coudront pas les vêtements des autres, ne garderont pas les bêtes, ne tireront pas les seaux du puits, et mépriseront leurs parents.⁹ »

C'est ici qu'intervient le mariage car « toutes les jeunes filles devaient compter sur le mariage¹⁰ ». Effectivement, l'instruction et le travail ne garantissent aucunement l'avenir de la femme. Celle-ci repose souvent son espoir sur le mariage, mais à priori, plusieurs d'entre elles sont prisonnières d'une certaine image du mariage et de l'amour. Elles cherchent obscurément chez l'homme de la virilité, de la sauvagerie, de la férocité dans la jalousie, peut

⁷ Michel sarde, *Colette libre et entravée*, p.97

⁸ Idem, p.96

⁹ Colette, *Claudine à l'école*, p.172

¹⁰ Eveline Sullerot, *Histoire et Sociologie du travail féminin*, citée par Michel Sarde

être même de la brutalité physique. Claudine, elle-même fut déçu par cette attente de l'homme idéal :

« J'ai esquivé cette certitude aussi longtemps que je l'ai pu, j'ai souhaité ardemment que la volonté de Renaud courbât la mienne, que sa ténacité vient assouplir mes sursauts indociles (...) La volonté, la ténacité de Renaud ! Il est plus souple qu'une flamme, brûlant et léger comme elle, et m'enveloppe sans me dominer. Hélas ! Claudine, dois-tu rester toujours maîtresse de toi-même ? »¹¹

Nous pouvons dire alors que l'héroïne a voulu se savoir être comblée dans son ménage « J'ai esquivé cette certitude aussi longtemps que je l'ai pu » indique qu'elle ne voulait pas l'avouer à elle-même, l'utilisation du parallélisme : « sa volonté » et « sa ténacité » par opposition à « souple » et « léger » réconforte cette idée de déception et de manque. Ici, l'interjection « hélas ! » véhicule le regret par rapport à cette attente déçue, la fausse interrogation qui suit « hélas », traduit l'attitude adoptée par Claudine : la résignation. D'ailleurs, dès la première phrase de *Claudine en ménage*, elle commence par évoquer ses doutes :

« Sûrement, il y a dans notre ménage quelque chose qui ne va pas. »¹²

Ce constat introspectif prépare le lecteur à ce qui se passera plus tard, la recherche de compensation personnelle.

Mais comme nous l'avons déjà énoncé, c'est le sort de la plupart des femmes que Colette met en question ici. C'est dans cette mesure que les œuvres colettaines apparaissent comme des romans porte-parole des femmes, certes, Colette ne participait pas activement au mouvement du féminisme mais les femmes d'aujourd'hui doivent pourtant à Colette une bonne partie des acquis qu'elles continuent à défendre.

Le XIXème siècle était une époque contraignante pour la femme, c'était le siècle où la société patriarcale fut à son apogée, ce qui implique une soumission absolue de la femme. Toutefois, la fin de ce siècle fut aussi marquée par de grands changements radicaux qui ouvrent sur le thème de la liberté individuelle ou encore le féminisme. C'est surtout la femme

¹¹ Colette, *Claudine en ménage*, p.345

¹² Idem, p.339

qui a bénéficié de cette transformation car désormais, elle est libérée des lois naturelles de la maternité, considérée comme un être à part entière, qui a droit à l'instruction et au travail ; et progressivement, elle obtient son droit politique. Certes, l'avancée est encore minime mais ce sont les étapes par lesquelles est passée l'humanité avant d'aboutir à la vraie liberté.

II- LA VIE DE COLETTE : UNE VIE INSPIRATRICE DE CHEFS-D'ŒUVRE LITTERAIRES :

Un vif aperçu sur le panorama de la vie de Colette nous aidera à mieux saisir la conception de l'amour selon cette auteure. Car nous l'avons énoncé, Colette n'a pas vraiment été comprise de son vivant.

A- Une vie riche en rebondissement :

1- Son enfance :

SAINT-SAUVEUR-EN-PUYSAIE est une commune française située dans le département de l'Yonne en région Bourgogne. Elle est localisée au cœur de la région naturelle de la Puisaye. La ville est particulièrement connue pour être la ville natale de la romancière Colette ; elle accueille le Musée Colette depuis 1995. Le collège de la ville porte également le nom de Colette. C'est ici que Jules Joseph Colette et Eugénie Sidonie Landoy donnèrent le jour à une petite fille nommée Sidonie Gabrielle Colette le 28 Janvier 1873. Jules est un ancien officier qui a dû prendre une retraite anticipée à cause de la blessure et de l'amputation de sa jambe gauche. Il travailla par la suite comme percepteur dans la ville de Saint-Sauveur. Quant à Eugénie qui a eu deux enfants Héloïse Emile Juliette et Edmé Jules Achille d'un premier mariage, elle a grandi dans le monde du journalisme et ce qu'elle en a retenu a sans nul doute eu un impact déterminant sur Colette qui s'est mise à écrire à son tour.

Choyée par ses parents, Colette vécut une enfance heureuse sans luxe ni confort mais entourée de parents qui s'aimaient - n'a jamais cessé de nourrir la vie adulte, de lui rendre la profonde joie de respirer, marcher dans le jour naissant dans les chemins herbus qui s'éveillent à la rosée, savoir qu'elle possède la vie, en est gourmande, avide, et peut se nourrir à satiété.

Belle, audacieuse, unique et avec la hardiesse de le rester envers et contre tout. Unique, insoumise aux règles et à la raison, férolement amoureuse au point d'en avoir trop mal parce

qu'elle ne garde aucun refuge mais ne se départit pas de sa passion d'amante généreuse – et vengeresse dans l'amertume du souvenir.

A l'école, elle est une bonne élève et a un goût très prononcé pour la lecture. Sa mère l'encourage également à découvrir et à apprécier la nature sous ses mille et une facettes. Sans vouloir vouer un culte à cette nature qu'elle admire tant, Colette est tout simplement subjuguée par sa beauté et ne manque pas de l'évoquer dans ses écrits.

2- Son installation à Paris :

Tout se passa bien pour Colette jusqu'au jour où elle dut quitter sa chère ville de Saint-Sauveur pour s'installer à Paris. Colette ne se doutait pas que ses parents avaient des soucis financiers. La négligence de son père et son impuissance à contrôler les dépenses fuites de sa femme trop avide de luxe les ont conduits à s'endetter au point qu'ils ne purent que procéder à la vente aux enchères de tous leurs biens. La vie de Colette bascula alors et prit une toute autre tournure. Dès lors, elle connut une vie mouvementée et instable, bien loin de la vie tranquille et paisible qu'elle avait vécue auparavant. Cependant, ce changement précipité va lui donner de nombreuses opportunités et lui ouvrira la porte du succès.

3- Son mariage :

En 1891, Colette s'installe dans le département du Loiret à Chatillon –Coligny. En 1892, elle fait la connaissance de Henry Gauthier-Villars, plus connu sous le nom de Willy, avait 14 ans de plus qu'elle, qui deviendra son mari en 1893. C'est à 16 ans, encore écolière parée de sa longue tresse de 2 mètres qu'elle avait commencé une liaison avec lui, alors que lui-même était l'amant d'une femme mariée qui lui donna un fils. A 20 ans elle l'épousa, mais ne put jamais en faire un homme fidèle. Critique d'Art et critique musical à Paris, il était aussi un auteur à succès dont les œuvres étaient habituellement d'un « nègre »... Après son mariage, l'univers de Colette changea totalement. Elle se mit à fréquenter les salons de littérature et de musique et commença à mener une vie digne de la « haute bourgeoisie » faite d'apparat et empreinte de mondanités. De toute évidence, Colette ne semble avoir aucun mal à s'adapter à sa nouvelle vie. Malheureusement, à sa grande déception, son mari la trompe. Il ramenait ses maîtresses à la maison pour des « parties à trois ». Et elle en tombe malade. On suppose que c'est une des infidélités de Willy qui fait qu'elle aura une maladie qui durera deux mois.

4- Ses débuts comme écrivaine :

Il lui a fallu un peu plus de deux mois à Colette pour se remettre de sa maladie. Elle choisit d'aller à Belle Ile pour sa convalescence et de passer quelques temps à Chatillon sur Loing. Colette commence à écrire et prend rang à sa façon parmi plus d'un millier d'auteurs féminins, même si pour son public, elle n'existe pas, invisible et cachée derrière la signature de son mari. Par la suite, à la fin de l'année 1894, « *Claudine à l'école* » naît sous la plume de Colette. Elle y relate la vie d'une jeune fille de Provence, tout comme elle. Elle semble retracer sa propre vie dans le personnage de Claudine et se fait victime consentante des exhibitions des « twins ». Visiblement, sa maladie et sa convalescence lui ont permis de repenser à sa vie, à son enfance pleine de joie et d'innocence, alors elle replonge dans son passé non sans une certaine nostalgie en racontant l'histoire de Claudine. Très vite sortiront les deux autres volumes de « *Claudine* », signés Willy et ce n'est que longtemps après que le public découvrira que ce sont les œuvres de Colette.

5- Son émancipation :

En 1906, Colette quitte son mari pour se prendre en mains et mener une vie libre de femme et d'artiste à la fois. La vie parisienne eut raison du bons sens campagnard de cette jolie jeune femme que son mari ne sut apprécier ni vraiment garder, pas plus que l'empêcher de faire voir à tous une poitrine parfaite et libre au Moulin Rouge. Lasse de relations charnelles hâtives et sans amour, des trahisons de son époux, à 34 ans, au lieu de se suicider comme elle y pensait dans ses crises de jalousie et de dépression, elle s'abandonna pour un temps à des affections saphiques et sentimentales, notamment avec Mathilde de Morny alias Missy avec qui elle se produit au Moulin Rouge juste un mois après sa rupture d'avec son mari Willy. C'est le début d'une vie mouvementée pour Colette.

En 1912, sa mère Sido meurt mais elle n'assiste pas à son enterrement, alors qu'on la retrouve sous une forme déguisée dans les écrits de Colette. D'aucuns penseront que pour elle, sa mère est toujours vivante grâce à ses œuvres, elle ne veut pas admettre qu'elle soit morte et c'est la raison pour laquelle elle est absente à ses funérailles.

6- Sa carrière journalistique :

Elle travaille en tant que journaliste au Matin et peu après elle épousera Henry de Jouvenel, baron et rédacteur en chef du journal. De cette union naîtra en 1913 la petite Colette de Jouvenel ou Bel-Gazou pour qui elle écrira et publiera des histoires. Mais de nouveau, Colette est trompée par son mari et se console auprès du fils de celui-ci, Bertrand de

Jouvenel, de 30 ans son cadet, qu'elle guida pendant près de 5 ans dans le monde du plaisir charnel mais aussi dans la découverte des fleurs, des arbres, des parfums, de la mer. Un amour impossible de plus, mais désormais Colette savait que l'amour l'était, tout au moins dans la manière où elle voulait le vivre. L'amour est illusoire mais on peut se repaître de l'illusion tant qu'elle dure.

Mais les extravagances de Colette ne s'arrêtent pas là. Elle a une liaison avec une amie de son mari, Germaine Patat. Elle divorce alors de son mari Jouvenel, mais sur la côte d'Azur elle fait la connaissance de Maurice Goudeket qu'elle épousera en 1935 à l'âge de 62 ans. Elle passera le reste de sa vie à ses côtés. Toute sa vie elle sera une amoureuse exigeante et capricieuse, à la recherche d'une certitude d'être aimée qui fera d'elle une esclave.

7- Reconnaissance sociale :

Son ascension dans le monde de la littérature est évidente et lui permet d'avoir une percée remarquable et ce, malgré qu'elle souffre atrocement d'une arthrose. Elle est promue officier de la légion d'honneur en 1928 et en 1934, on la retrouve parmi les membres du Jury du prix Albert Ier. En 1935 elle est élue à l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique. Promue commandeur de la Légion d'honneur en 1936, élue en 1945 à l'Académie Goncourt pour en devenir la Présidente le 1^{er} Octobre 1949, elle est élevée à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur en 1953 et ce, à l'occasion de ses quatre-vingts ans.

Elle reçoit également la Grande médaille de la Ville de Paris et le diplôme du National Institute of Arts and Letters.

Colette s'éteint le 03 Août 1954 dans son appartement du Palais -Royal. A cause de ce parfum de scandale qu'elle a répandu autour d'elle, en plus du fait qu'elle a divorcé deux fois, l'église de Saint-Roch lui refuse les obsèques religieuses, malgré l'insistance pressante de son mari. En compensation, le gouvernement lui rend un dernier hommage en organisant des obsèques nationales et laïques dans la cour du Palais- Royal, avant son inhumation au cimetière du Père-Lachaise.

Bref, la vie mouvementée qu'a menée Colette a influencé toute sa production, c'est le moins qu'on puisse dire car ce qui suit nous prouvera justement que sa production est inspirée de sa vie tout simplement, ce qui relèveront des prémisses dans le domaine du roman français par l'utilisation d'un nouveau genre littéraire : l'autofiction. Ainsi, nous pouvons dire que la vie de l'auteure est indissociable de sa production écrite.

B- Les *Claudine* : des romans d'autofiction :

A la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle, les femmes sont de plus en plus nombreuses à devenir écrivains, on y remarque que c'est devenu un fait général, un fait social ayant une importance assez considérable. Dans cette optique, Colette n'échappe pas à la règle. Mais ce qui la démarque de ses paires, c'est que depuis son jeune âge, elle a baigné dans la littérature ; plus tard mariée à Willy, elle était toujours entourée du monde littéraire. C'est pour cela que son destin d'écrivain était inévitable. Ainsi, Colette, écrivaine, arrive à se démarquer de ses contemporains grâce aux sujets qu'elle aborde et à ses expériences. Par la suite naît *Claudine à l'école*, d'après les souvenirs d'enfance de Colette, qui sort en 1900 et devient aussitôt un succès sans précédent.

Ce qui nous incite à s'interroger : dans quelle mesure les œuvres colettaines relèvent-elles de l'autofiction¹³ ?

Colette est parmi les premiers auteurs à avoir utilisé l'autofiction dans ses romans. Dans le roman de Colette, *La naissance du jour*, par exemple on trouve un personnage de femme âgée qui s'appelle Colette. Ensuite, on apprend qu'elle a écrit les *Claudine*. En d'autres termes, elle s'est mise en scène comme le personnage d'un roman écrit par Colette sur Colette. Nous pouvons en déduire par cela que les romans de Colette ne se limitent pas à une dimension purement fictive. La suite de cette analyse démontrera que la série des *Claudine* n'échappe pas à cette règle et nous verrons qu'arrière plan et doubles psychiques réconforment cette idée d'autofiction chez Colette.

1- Arrière plan autobiographique :

Dans le cycle des *Claudine*, plusieurs éléments qui relèvent de la réalité sont abondants. Suite à l'analyse minutieuse effectuée par d'Elisabeth Charleux-Leroux¹⁴, nous constatons

¹³ Autofiction est un néologisme créé en 1977 par Serge Doubrovski, critique littéraire et romancier. Le terme est composé du préfixe auto (du grec : « soi-même ») et de fiction. L'autofiction est un genre littéraire qui se définit par un pacte « oxymoronique » ou contradictoire, associant deux types de narrations opposés : c'est un récit fondé, comme l'autobiographie, sur le principe des trois identités (l'auteur est aussi le narrateur et le personnage principal), qui se réclame cependant fiction dans ses modalités narratives et dans les allégations pertextuelles (titre, quatrième de couverture...). Il s'agit en clair d'un croisement entre un récit réel de vie de l'auteur et d'un récit fictif explorant une expérience vécue par celui-ci.

que dans *Claudine à l'Ecole*, Colette garde et change à peine les patronymes des habitants de Saint-Sauveur-en-Puisaye : La directrice d'école de Montigny, Mlle Sergent (Terrain en réalité), apparaît sous son vrai prénom.

Quant aux faits rapportés par le roman, beaucoup nous retracent la réalité. Olympe Terrain, dont on a vu fut la directrice de l'école de Saint-Sauveur, aurait eu, en effet, sa promotion à ce poste par son dévouement intéressé à Merlou (Durterre). Elle entretient également une relation non pas avec Emma (Aimée dans le roman) mais avec sa sœur Gabrielle (Luce).

Quant aux autres *Claudine*, Colette en fait une lecture biographique en ajoutant de nombreux éclaircissements, en 1936, dans *Mes Apprentissages*.

Claudine à Paris retrace l'arrivée de Colette à Paris, non pour suivre son père comme dans le roman, mais son mari¹⁵ ; sa maladie¹⁶, le déclin de ses sentiments¹⁷, sa rencontre avec le milieu homosexuel masculin¹⁸, la coupe légendaire de ses cheveux¹⁹, non à cause de sa maladie, mais sur l'injonction de Willy pour qu'elle ressemble à Polaire, sont tirés de faits réels.

De même, Michèle Sarde n'hésite pas à faire un rapprochement quand Colette écrit ces lignes :

« L'horreur physique de voir déplacer les meubles et emballer nos petites habitudes me rendit frileuse et mauvaise comme un chat sous la pluie. D'assister au départ de mon petit bureau acajou taché d'encre, de mon étroit lit-bateau en noyer et du vieux buffet normand qui me sert d'armoire à linge, je faillis en avoir une crise de nerfs.²⁰ »

Michèle Sarde l'évoque ainsi :

« Gabrielle voit disparaître dans des mains étrangères tout ce qui constituait le monde secret de sa jeunesse et qui s'en va par lambeaux.²¹ »

¹⁴ Elisabeth Charleux-Leroux, *Réalité et Fiction dans Claudine à l'école*

¹⁵ Colette, *Mes Apprentissages*, Œuvres complètes, tom III. P.1005

¹⁶ Idem, p.1006

¹⁷ Idem, p.1037

¹⁸ Idem, p.1016

¹⁹ Idem, p.1049

²⁰ Colette, *Claudine à Paris*, p.199

²¹ Michèle Sarde, *Colette libre et entravée*, p.94

Cette aversion de Claudine pour le déménagement s'explique donc par l'expérience vécue par l'auteure lorsqu'en 1889, sa famille est ruinée et obligée de vendre aux enchères publiques les biens de la famille.

De plus, le personnage de Renaud ressemblerait, en fait, à son mari de l'époque, Willy, à quelques détails près de celui-ci, il est chevelu et imberbe, au contraire de Willy qui est chauve et barbu mais à l'instar de son model, il est beaucoup plus âgé que sa femme, fume les mêmes cigarettes et porte une moustache. Bien que la ressemblance avec le personnage n'est pas respectée, Renaud est un tombeur²² dans *La Retraite Sentimentale* et use en tant que journaliste diplomatique de priviléges plutôt destinés à un chroniqueur de théâtre²³ car il apparaît comme l'ombre de son premier mari.

Claudine en Ménage relate encore le séjour du couple Gauthier-Villars à l'école de Saint-Sauveur et leur relation avec Rézi (Georgie de son vrai nom) s'avère exacte même si Colette n'en fait nullement illusion dans *Mes Apprentissages*. Il est nécessaire de rapprocher la scène de la découverte de l'adultère entre Renaud et Rézi de ce que Colette même découvrit des relations de Willy avec Charlotte Kinceler.

L'arrière plan nous a aidée à déceler la part d'autofiction dans les œuvres de Colette, dans ce second volet, nous aborderons le thème des doubles psychiques.

2- Les doubles psychiques de l'auteure :

Il est difficile d'admettre que les interférences avec le réel n'est que quantités négligeables dans les œuvres romanesques de Colette. Au premier abord, Claudine cumule les prérogatives d'un personnage de pure fiction : jouissant d'un prénom différent de celui de l'auteure, elle a sa propre identité ; sa famille ne ressemble pas à celle de Colette, elle n'a presque pas connu sa mère. Par ailleurs, fort irresponsable est son père, entièrement absorbé par sa passion accaparante de la malacologie, semble peu se soucier d'elle. Malgré tout cela, on ne tarde pas à établir un rapprochement entre ce personnage et son auteur, non seulement à cause des recouplements biographiques que nous venons de voir entre sa vie et celle de Colette, mais aussi, celle-ci bénéficie d'une focalisation interne des évènements, dans la mesure où elle est la narratrice par excellence de la plupart des romans de la série des *Claudine* (*Claudine à*

²² Colette, *La Retraite Sentimentale*, Œuvres complètes, p.898

²³ Idem, p.89

l'Ecole, Claudine à paris, Claudine en Ménage, La Retraite Sentimentale) à l'exception de Claudine s'en va.

Plus encore, elle révèlera des années plus tard dans *Mes Apprentissages* que Polaire interprétant « Claudine » au théâtre en 1902, son mari aurait demandé à Colette de couper ses cheveux pour accentuer leur ressemblance.

On le comprend déjà, les romans du début du cycle des *Claudine (Claudine à l'Ecole, Claudine à Paris, Claudine en Ménage)* tendent à dépasser le statut de simples romans pour accéder à celui de l'autofiction, en admettant que Claudine représente un miroir de l'auteure, la part de fiction se révèle intime.

Il est important de retenir que Colette a écrit le cycle des *Claudine* à l'origine comme des romans autobiographiques et ce n'est qu'à postériori que ces romans accèdent à l'autofiction : cela commence à se dessiner à partir de *Claudine à Paris* lorsque Colette se montre en ville en Claudine puis définitivement enraciné par l'auteure elle-même dans un livre tel que *Mes Apprentissages* où la dimension autofictionnelle du personnage n'est plus à remettre en question.

En guise de conclusion, Pierre Alexandre Sicart affirme que :

« L'autofiction est un grand enfant, aux plaisirs sophistiqués. C'est aussi un grand enfant qui s'affirme, qui s'avance en personnage sur le devant de la scène du soi, au contraire de l'auteur de romans autobiographiques qui se cache derrière son texte²⁴. »

La différence entre roman autobiographique et autofictionnelle se situe en ce que l'auteur « assume » et « revendique » ce qui n'est que caché et seulement présenté par le lecteur dans le roman autobiographique.

La société française du XIXème siècle était marquée par un régime draconien régie par la loi du patriarcat. C'est dans cette société qu'a évolué Colette, l'auteure de la série des *Claudine*. Entant que femme, elle a essayé de survivre dans cette société misogyne où la femme n'a que peu de réalité, toutefois, Colette a toujours repoussé le mouvement du féminisme, c'est seulement à travers ses œuvres, dont la plupart autobiographique, que Colette entame une lutte silencieuse en faveur de la femme. Il est important de rappeler encore une fois qu'à travers Colette, qu'au-delà des personnages de fictions qui vont naître

²⁴ Pierre Alexandre Sicart, *Autobiographie, Roman, Autofiction*, pp192-193

bientôt sous sa plume, c'est le sort de la plupart des femmes dont il est question, c'est le cas de combien de femmes, qui ne le disent pas, qui parfois même ne le savent pas, car elles n'osent pas se l'avouer à elles-mêmes.

Dans cette optique, les œuvres colettiennes apparaissent réellement comme de véritables armes littéraires pour subsister dans une lutte sans merci contre un adversaire redoutable : l'Amour. N'est-ce pas sa vie amoureuse que cette auteure nous livre dans ses écrits ? C'est pourquoi elle appartient aux lignées des auteurs autobiographiques, plus encore, elle a su se démarquer de ses paires pour accéder au rang des premiers auteurs à avoir utilisé l'autofiction dans sa production. Par là même, nous pouvons établir un parallèle entre la vie de Colette, riche en émotion et en péripéties, et ses œuvres romanesques car sa sensibilité naturelle a conditionné la production d'œuvres littéraires remarquables. Toutefois, il est ingrat d'assimiler Colette à Claudine, il faut respecter la distance entre la narratrice et son auteure. Les *Claudine* sont des exemples de chefs d'œuvres de cette auteure. Son talent issu de son vécu personnel dont l'amour et le pôle majeur. Il est important de retenir que l'amour conservera une place primordiale dans sa vie. Ainsi, quelle importance accorde-t-elle à l'amour dans ses écrits ? Pour répondre à cette question, la forte présence du thème de l'amour démontre la fascination de Colette pour ce sentiment, observée par sa récurrence dans ses œuvres. En outre, sa présence peut également être constatée par l'intermédiaire du lexique et des thématiques le concernant qui abondent les œuvres de cette auteure.

DEUXIEME PARTIE

L'AMOUR : THEME CENTRAL DES *CLAUDINE*

I- UNE INTRIGUE CONSTRUISTE AUTOEUR DE L'AMOUR

« L'amour est un désir physique d'échange et de complicité. Il se déclare en une infinité de nuances : fusion, raison, dépendance ou haine »²⁵. Nous allons essayer de mettre en évidence les manifestations de cette force inconnue, de déceler son impact psychologique sur l'individu. Mais auparavant, nous allons montrer son importance dans les romans de Colette.

Dans les romans de Colette, l'intrigue est construite autour d'un thème central, celui de l'amour. Dans chacun des deux romans de notre corpus, les personnages souffrent de la même soif intérieure, celle d'aimer et d'être aimé en retour. Chaque protagoniste l'exprime de manière différente.

Ce n'est pas uniquement Mélie qui cherche tant bien que mal des dénouements heureux d'histoires d'amour, jusqu'à devenir l'entremetteuse des amours de Fanchette, la chatte de Claudine, l'héroïne par excellence des *Claudine*, mais tous les autres l'expriment de manière différente. Cette quête de l'amour revient à chaque page.

A- Des personnages grands amateurs d'amour :

1- Claudine : objet de différentes amours

Dans notre étude, il s'agit de savoir si l'héroïne principale ainsi que les autres protagonistes du roman arriveront au bout de leur soif. Ainsi, Claudine, l'héroïne, est l'objet de quête de différents personnages ; déjà, à l'école, lors des visites du docteur Durtertre, il lui avait fait plusieurs avances plus ou moins explicites mais celle-ci les déclinait les unes après les autres. Ensuite, il lui est arrivé d'autres aventures sentimentales, comme celle de Luce, une pensionnaire de son ancienne école. Luce lui a proposé d'être heureuse ensemble, celle-ci lui a envoyé une lettre déclamant son amour pour Claudine, que cette dernière a vite déchirée. A l'époque, la sœur aînée de Luce entretenait des amours singulières avec la directrice de l'école. Ici, Colette fait allusion à l'homosexualité, au fil de ses romans, ce sujet sera abordé ouvertement et joue un rôle primordial dans la trame romanesque. C'est en effet, l'attraction sexuelle de Claudine pour Luce qui va la pousser dans les bras de Rézi dans *Claudine en ménage*. Pourtant, cette attraction, elle l'avait toujours cachée à Luce. Luce n'en a jamais su.

Puis, il est venu le tour de monsieur Maria, le secrétaire du père de Claudine dans *Claudine à Paris*. Celui-ci lui a même demandé en mariage mais Claudine a décliné sa

²⁵ www.psychologies.com/Couple/Vie-de-couple/Amour/Articles-et-Dossiers/Amour-passion-chance-ou-piege/L-amour-a-3-visages

demande sous prétexte qu'elle ne l'aimait pas. A vrai dire, c'est qu'en ces temps-là, Claudine avait commencé à être tombée amoureuse de Renaud, son futur époux, celui qu'elle aimera et qui l'aimera. Enfin étaient venues les tendresses de Rézi dans *Claudine en ménage*. Cette fois-ci, Claudine, nouvelle mariée et heureuse de l'être succombe aux charmes de cette séductrice qui avait fini aussi par séduire Renaud l'époux de Claudine.

Tout cela pour dire que l'amour est le thème central traité dans ces deux romans. Nous découvrirons tout au long de ce mémoire que d'autres aventures seront vécues par chacun des protagonistes de ces romans.

L'amour apparaît sur plusieurs plans dans les romans de Colette : celui des personnages, du cadre, ainsi que du lexique.

Héroïne	Prénoms	Hommes (3)	Femmes (4)	Total
Claudine	Durterre	(1)		
	Aimée		(1)	
	Luce		(1)	
	Maria	(1)		
	Renaud	(1)		
	Hélène		(1)	
	Rézi		(1)	

Tableau N°1 : Les protagonistes amoureux de Claudine

Ce tableau retrace le nombre de protagonistes nourrissant un sentiment amoureux pour l'héroïne. Comme nous l'avons énoncé, plusieurs protagonistes nourrissent un sentiment amoureux pour l'héroïne. Chacun l'exprime différemment. Les uns l'avouent directement, les autres préfèrent taire leur sentiment, ce qui implique souvent la souffrance et la déception.

Le tableau précédent témoigne le nombre de personnages étant amoureux de notre héroïne. Comme nous pouvons le constater, hommes mais aussi femmes, celles-ci en plus grand nombre, sont attirés par Claudine.

Le grand nombre de protagonistes féminins amoureux de l'héroïne s'explique par le fait que le thème de l'homosexualité reviendra inlassablement dans les romans, car il traduit les principales obsessions, notamment l'obsession érotique liée à l'homosexualité de l'auteure. L'homosexualité est un moyen de se libérer de l'emprisonnement et de l'oppression de la société. L'homosexualité aussi réconforte souvent les protagonistes féminins de Colette de l'échec de leur mariage. En fait, Colette fait vivre dans ses œuvres, des personnages, qui, bien qu'ayant leurs identités particulières, symbolisent en réalité la même obsession dans ces aspects multiples. Ces personnages portent des noms différents, ils vivent dans des lieux différents mais ils ont la même soif intérieure : celle d'aimer et d'être aimé quoiqu'il en coûte.

Nous verrons dans le tableau suivant les couples amoureux présents dans ces deux romans.

Personnages (42)	Personnages amoureux (31)	Personnages célibataires (11)
Personnages en couple (17)	Couples amoureux (13)	Couples sans amour (04)

Tableau N°2 : Les couples amoureux dans les romans de Colette.

Nous n'allons pas jusqu'à dire que les personnages de ces deux romans sont des professionnels en amour mais les nombres parlent d'eux-mêmes.

Le nombre total des personnages de nos deux corpus remonte à quarante deux (42) dont trente et un (31) amoureux et onze (11) célibataires ou/et non amoureux. Ce grand nombre de personnages amoureux justifie que l'action romanesque dans les *Claudine* tourne autour d'un thème central, celui de l'amour. D'un bout à l'autre du roman, les personnages ont une unique quête, celle d'être aimé. Les aspirations des personnages de ces deux romans peuvent être résumées par ses paroles de Rézi : « Pensez-vous que je n'aie pas cherché ce qu'il y a de plus beau et de plus doux au monde, une femme amoureuse ? »²⁶. C'est une question rhétorique qui suggère que la quête avait été déjà entamée et l'utilisation du conditionnel suivi d'un adverbe de négation nous suggère que le résultat fut un échec. D'ailleurs, les personnages

²⁶ Colette, *Claudine en ménage*, p.419

colettiens présentent similairement ce trait, souvent, ils échouent en amour. Et nous verrons que cette quête de l'amour revient à chaque page.

2- L'exaltation de la beauté physique des personnages :

L'amour tient une place prépondérante dans ces deux romans. La beauté du visage, du regard, du cou, l'éclat du teint, bref, l'attrait physique des personnages comptent beaucoup dans cette quête de l'amour. Dans ce jeu de séduction pour aboutir à l'amour, le corps est roi car il est l'objet du regard de l'autre. Tout au long des deux romans, l'intrigue tourne autour de cette atmosphère d'érotisme passionné, où l'imagination joue le plus grand rôle.

Chez Colette, homme et femme sont adeptes du plaisir physique, c'est un des aspects novateurs de l'œuvre colettienne qui se situe en ce point en marge des écrivains (es) de son temps.

Chez Colette, l'homme n'est plus présenté comme un dieu, il n'est plus le seul à avoir son mot à dire concernant le plaisir physique. Dès lors, homme et femme sont sur un même pied d'égalité. On comprend alors pourquoi l'apparence physique joue un si grand rôle chez Colette. Marcelle Biolley-Godino constate à ce propos :

« Ses héroïnes regardent les hommes comme généralement les hommes regardent les femmes, sans aucun vague à l'âme, mais en portant une grande attention à leur corps et aux promesses qu'il recèle. »²⁷

Claudine elle-même, insiste sur le physique et la beauté de Renaud en répétant par deux fois qu'il est beau :

« Il est beau, il est beau, je vous le jure ! »²⁸

Ainsi les rôles sont inversés. Chez Colette, ce n'est pas seulement la femme qui est objet de désir mais l'homme, elle se révèle en cela novateur pour l'époque. Les personnages de Colette sont comme l'auteure sur ce plan, ils ont du mal à résister sur l'attraction physique. A travers son œuvre, Colette nous montre une peinture de la beauté masculine qui est tout à fait nouvelle, car elle lui accorde une place aussi importante qu'à celle de la beauté féminine. Tel est le cas de Marcel, le neveu de Claudine dans *Claudine à Paris* :

²⁷ Marcelle Biolley-Godino, *L'homme objet chez Colette*, p.75

²⁸ Colette, *Claudine en ménage*, p.344

« ... Le Marcel annoncé entre... Mon Dieu qu'il est joli ! (...) Je n'ai rien vu de si gentil (...) Papa cependant, paraît insensible à tant de charme si peu masculin. »²⁹

Selon Colette, il y a sans doute égalité des sexes devant l'importance de la beauté et du pouvoir de la séduction. Ainsi, les héros et les héroïnes possèdent le même atout pour attirer leur partenaire.

Bref, nous retenons donc que l'amour est le thème central de notre corpus, il apparaît dans le choix du personnage. Les personnages colettiens mettent en évidence un même combat intérieur car ils vivent la même expérience dans des circonstances différentes. Ils ressentent les mêmes obsessions érotiques, souvent liées à l'homosexualité, et la même soif d'amour. Colette ne se contente pas uniquement de manifester l'amour sur le choix de ses personnages mais elle le manifeste aussi bien dans le cadre de ces deux romans.

B- Le cadre des *Claudine* : générateur d'amour

Colette manifeste l'amour sur plusieurs plans : celui du personnage et celui de la présentation du cadre. Elle a porté son choix sur un cadre révélant et mettant en exergue une société en pleine mutation. Comment l'amour se manifeste t-il à travers le cadre ? Pour approfondir la question, nous allons voir en quoi le cadre est-il révélateur d'amour ; quelle est cette ville d'amour et des amoureux ?

Colette a choisi comme cadre de ses romans : Paris. Paris : ville des lumières, ville de l'amour et des amoureux par excellence.

Poétique et envoûtante, Paris semble être la ville la plus romantique du monde. Mais pourquoi la capitale française conserve t-elle cette réputation de haut lieu des sentiments amoureux ? Sont ses lumières, la nuit venue réchauffent le cœur ? Ou son architecture, empreinte d'histoire qui rappelle que l'on se trouve dans une cité au charme éternel ? Voire peut-être ses rues et ses alcôves qui offrent de nombreuses cachettes pour un tendre baiser ? Car rappelons-nous que c'est dans ces mêmes rues que Renaud et Claudine ont scellé leur amour par leur premier baiser. Alors pourquoi Paris est si romantique ?

Il est vrai qu'il règne à Paris, peut-être comme nulle autre place dans le monde, une atmosphère de liberté, d'insouciance et de tolérance, qui vous porte à la rêverie et aux élans du cœur. Cette ville au passé prestigieux éblouie par tant de beauté, les arts sont partout, pas

²⁹ Idem 217

seulement dans les musées, dans la rue aussi. La ville elle-même semble être une immense œuvre d'art. Mais cela suffit-il à expliquer son insoudable romantisme ? Certes, non parce que bien des villes, notamment en Italie : considérées comme de véritable chefs d'œuvres d'architecture. Mais parmi les grandes cités d'arts, Paris semble briller d'une aura très particulière, peut-être mystique, magique ou simplement romantique.

Alors, voici quelques éléments de réponses qui font que Paris est la ville la plus romantique de toutes :

1- Paris : la ville des lumières :

Au XVIIIème siècle, c'est à Paris que bouillonnent les idées neuves dites des lumières, de Voltaire, Rousseau, Diderot, Smith, Newton ... C'est la victoire des Lumières nouvelles de la raison sur les ténèbres des croyances anciennes.

Et n'est-ce pas cette réputation de « villes des lumières » qui a incité Claude, le père de l'héroïne à déménager à Paris ? Car selon lui, habiter paris c'est être :

« A deux pas de la Sorbonne, tout près de la Société de géographie, et la bibliothèque Sainte-Geneviève à la portée de la main. »³⁰

Paris constitue un atout majeur pour ses recherches en malacologie, pour dire que la réputation de ville des lumières de cette ville se justifie par la présence de grandes universités « la Sorbonne », de grandes bibliothèques « la bibliothèque Sainte-Geneviève » ; « à la portée de main » suggère l'accessibilité, c'est-à-dire que toute activité intellectuelle est possible à Paris, grâce à ces diverses institutions.

Claudine elle-même nous le confirme :

« Des lumières, des lumières vives, des vitraux coloriés, des buveurs attablés à une terrasse... »³¹

Ici, « lumières » signifie « idée », car c'est le moyen que Claudine a trouvé pour déclarer ses sentiments à Renaud. Afin de les libérer tous les deux, elle s'est volontairement enivrée. Par la suite, se produit l'aliénation³² de Claudine : «Tout à fait dédoublée, je me vois agir, je

³⁰ Colette, *Claudine à Paris*, p.200

³¹ Idem, p.316

³² Se définit en philosophie de l'état d'une personne étrangère à elle-même ou à la société. Elle s'explique aussi par la perte de la raison.

m'entends parler, avec une voix qui m'arrive de très loin, et la sage Claudine, enchaînée, reculée dans une chambre de verre, écoute jaser la folle Claudine et ne peux rien pour elle. Elle ne peut rien ; elle ne veut rien non plus.»³³ Par ivresse, elle s'est dédoublée, la sage Claudine regarde l'autre, *audacieuse*, agir. Ce qui lui a permis de s'exprimer librement, sans l'asti et le poivre des écrevisses, elle aurait certainement manqué de courage.

2- La conquête de la liberté :

Au fil des jougs successifs, les parisiens ont su conquérir leurs libertés et imposer la démocratie. En 1789, c'est à Paris que la révolution française enfantera dans la douleur la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen qui inspirera 160 ans plus tard la Déclaration Universelle des droits de l'Homme.

3- L'influence du romantisme :

A partir de 1830, Paris devient l'épicentre du romantisme³⁴ qui gagne l'Europe. Ce courant artistique apparu en Grande-Bretagne et en Allemagne est ainsi une réaction du sentiment contre la raison. Le romantisme fut avant tout une révolte contre l'ordre établi, proclamant haut et fort la supériorité du sentiment sur l'intellect. Le romantisme n'a plus peur des excès de pensées et de sentiments, des frénésies d'un « Moi » débordant de sève avec ses passions, sa mélancolie et ses appels de sens, un vrai lyrisme.

Plusieurs années après, Paris a toujours gardé ce petit côté bohème, que ce soit dans son mode de vie, son architecture ou encore ses pièces artistiques. Ainsi des poètes comme Baudelaire et Hugo ou encore des poètes modernistes comme Trenet et Brassens font l'hymne à l'amour.

Ainsi, Paris n'a pas été un cadre choisi au hasard par Colette, parce que la ville connote en elle-même l'amour.

« Il n'y a que deux sujets possible : l'amour et Paris » disait George Gershwin. La capitale française a conservé cette réputation de haut lieu de sentiments amoureux. Claudine, notre héroïne, semble avoir été fascinée par cette ville où elle a rencontré son grand amour. Elle a pris conscience de cette beauté de Paris :

³³ Colette, *Claudine à Paris*, p.320

³⁴ Courant artistique apparu au cours du XVIII^e siècle qui s'accompagne de l'apparition d'écrivains et de poètes qui ont fait l'apologie de l'amour et du sentiment.

« J'ai goûté(...) le charme des grands magasins. (...)J'ai surtout fait une étude des odeurs diverses, au Louvre et au Bon Marché. A la toile, c'est enivrant. (...)Cette odeur sucrée des colonnades bleues neuves, est-ce qu'elle me passionne(...). Le parfum des chaussures neuves a bien son prix, et aussi celui des porte-monnaie. Mais ils n'égalent pas la divine exhalaison du papier bleu gras à tracer les broderies qui console de la poissérie écoeurante des parfums et des savons ».

Dans ce passage, Claudine fait son compte rendu de la visite de Paris, ces passages expressifs nous indiquent qu'elle commence progressivement à s'intéresser à cette ville. Cet intérêt nous est révélé par les termes traduisant un attachement grandissant pour des choses qui peuvent être considérées comme petites et insignifiantes, mais c'est surtout le choix de l'auteure pour ces banalités, qu'elle embellisse et qu'elle poétise, qui met vraiment en exergue la beauté de ce Paris.

Substantifs	Verbes	Qualificatifs
Parfum (2)	Passionner	Enivrant
Odeur (2)	Avoir son prix	Sucrée
Exhalaison	Consoler Ne pas égaler	Divine

Tableau N°3 : recueillant les termes valorisant Paris :

Il y a tout un paradigme de lexique servant à qualifier la beauté des odeurs à Paris. L'auteure utilise le champ lexical de l'odeur : odeur revient deux (02) fois dans ce passage, parfums deux (02) fois et exhalaison une (01) fois.

Le choix de ces substantifs témoigne que notre héroïne apprécie mieux les choses par leur odeur plutôt que leur aspect matériel. En outre, l'utilisation des verbes à connotation très forte comme « passionne » exprime l'enthousiasme de Claudine pour la beauté de ces odeurs à Paris, l'auteure se sert aussi de « console » pour nous faire savoir qu'elle commence à s'ouvrir à Paris, elle semble exprimer son affection grandissante pour cette ville. Claudine éprouve enfin du soulagement d'avoir laissé derrière elle Montigny ; grâce à ces récentes découvertes, son ennui a été adouci. Par ailleurs, la description de ces odeurs manifeste un aspect sensuel de Paris à travers l'utilisation de « subjectivèmes affectifs » : enivrant, sucrée

et divine. Alors, on peut conclure que Claudine fait une exaltation de ces odeurs à Paris, donc une exaltation de Paris lui-même.

Cette analyse a permis de souligner la présence effective de l'amour dans la présentation du cadre ainsi que dans le choix du personnage. Mais qu'en est-il de l'écriture ? Et comment Colette nous délivre-t-elle ce thème à travers les différents lexiques utilisés ?

II- L'ECRITURE DE L'AMOUR DANS LES CLAUDINE :

A- Le lexique du sentiment :

Nous allons à présent voir les différents procédés utilisés par l'auteure pour écrire cet amour. Pour se faire, nous procèderons à une analyse minutieuse des termes exprimant l'amour.

Tableaux regroupant le champ lexical de « sentiment » :

Lexiques	Nombre	Références
-chérir	1	195
-aimer	15	211-212-213-223-232(2)-269(2)-274-277-290-301-322(2)-325-326
-ne pas aimer	4	231-265-309-330
-ne plus aimer	2	276-277
-n'aimer guère	1	276
-éprendre	3	258-264-332
-adorer	3	269-291(2)
-amour	3	211-212-234
-affection	2	272
-tourmenter	1	279

Tableau N°4 : regroupant les termes relatifs au « sentiment » dans *Claudine à Paris*

Lexiques	Nombre	Références
-aimer	75	340-343(2)-347(2)-354-356-360(2)-361-368(4)-369(2)-373-376-384(2)-391-392-393(2)-396-398-399(2)-400-409(2)-410(3)-416-419(4)-420-421-423-424-425(4)-426-431(2)-432-434(2)-439(3)-441-443-444(2)-448-449(5)-451-453-458-468-480-481(4)
-ne pas	10	347-403-406-437-441-448(3)-454-471
aimer		
-préférer	2	364-425
-plaire	4	366-374-378-391
-déplaire	3	426-431-437
-adorer	2	393-435
-s'attacher	2	403(2)
-chérir	2	425(2)
-amour	14	340-345-367-373-419-422-424-425(2)-434-445-480(2)
-amoureux	11	371-384-393-407-419-422-425-429-439-443-449
(se)		
-passion	3	370-425-435
- dégoût	1	381
-jalousie	8	390-396-416-417-435-444-448-458
-trahison	1	413
amoureuse		
-affection	1	414
-fougue	1	426
-bonheur	2	433-434
-cœur	3	443(2)-480
-passionnée	3	369(2)-425
-tendre	6	371-425-436(2)-441-481

Tableau N°5 : regroupant les termes relatifs au « sentiment » dans *Claudine en ménage* (ci-dessus)

Ces termes peuvent être des verbes, comme : « aimer, plaire, désirer, s'embrasser, chérir, adorer, déplaire, souffrir, tourmenter, rompre » ou des substantifs comme : « mon mari, mon amant(e), tendresse, jalousie, désir, amour, baiser, mariage » ou des adjectifs comme : « amoureux, jaloux (se), passionnée, voluptueux. Leur forte récurrence, très précisément, le verbe « aimer » qui est repris 90 fois au total dans notre corpus, réconforte l'idée que Colette dans ses œuvres souhaite réellement insister sur ce sentiment. D'un côté, elle nous évoque l'amour dans tout ce qu'il y de plus beau, de plus romantique : « aimer, plaire, désirer, s'embrasser, chérir, adorer », un amour que d'aucuns aimeraient sentir et partager. Mais d'un autre côté, elle nous le présente sous un angle très réaliste : « l'amour à un pas de la haine » qui implique un sentiment de haine, de jalousie et de souffrance.

Chez Colette, l'amour est indissociable du désir, dans le tableau qui suit, nous allons reproduire les lexiques véhiculant la thématique du désir.

B- L'amour charnel :

Lexiques	Nombre	Référencés
-embrasser	20	199-230-231(2)-245-269(2)-270(3)-281(2)-282-283-290(3)-322(2)-325
-baiser	2	269-271
-grande amie	2	196-232
-sa petite aimée	1	198
-caresse	2	199-230
-épousailles	1	229
-attirance	1	267
-amie	1	292

Tableau N°6 : regroupant les lexiques relatifs à l'« amour charnel » dans *Claudine à Paris*

Lexiques	Nombres	Références
-s') embrasser	21	343-360-366-368-369(2)-369(3)-379(2)-397-400-410-413-414-425-438-439-441-446
-raffoler	1	397
-s'attacher	2	403(2)
-s'enivrer	1	321
-languir	1	422
-désirer	6	424-431-436(3)-481
-chérir	2	425(2)
-baiser	2	432-437
-caresser	2	433-441
-ivresse	2	339-425
physique		
-vertige	2	339-423
-abus	2	339(2)
-lèvres	1	340
-volupté	6	344-346(2)-370-415-428
-caresse	7	344(3)-345-401-437-443
-plaisir	2	346-349
-amant(e)	18	346-367-373(3)-384-392-403-414-423(2)-424(6)-448
-bouche	1	353
aimable		
-baiser	17	340-342-369-370-371(2)-425-426(2)-433-436-444(2)-458-376-391-400
-jalousie	8	390-396-416-417-435-444-448-458
-convoitise	1	404
-professionnelle	2	404-414
-tentatrice	1	404
-désir	8	410-415-416-419-425(2)-433-445
-possession	1	419

-embrassement	1	419
-attrait	1	421
-sexe	1	424
-blonde amie	1	439
-ma blonde	1	445
-voluptueux	1	367

Tableau N°7: regroupant les termes relatifs à l'« amour charnel » dans *Claudine en ménage*

Certains termes expriment l'amour charnel comme le verbe : « désirer, s'embrasser, baisser, caresser » ou les substantifs : « désir, caresse, volupté, plaisir, ivresse physique, vertige » ou encore les adjectifs comme : « caressante, enivrant, voluptueux ». L'attraction physique est toujours présente dans les relations humaines. Il est ainsi évident que l'éloge des atouts physiques est la première manifestation du désir pour une personne convoitée puisque l'aspect physiologique est le plus remarquable chez elle. Colette est novatrice en ce sens car dans ses romans, ses personnages, surtout les femmes sont esclaves du désir. Les rôles sont inversés, les femmes chez Colette se rapportent sans retenue sur la seule chose qui peut leur apporter selon elle, le plaisir physique. L'analyse de ce thème sera plus approfondi dans un notre dernière partie.

C- L'amour conjugal :

Lexiques	Nombre	Références
-rendre heureuse	1	199
-se marier	2	212-213
-ami	2	229-271
-petit(e) ami(e)	2	230-284
-réconciliation	1	230
-chère	1	231
-galant	1	233
-bien aimée	1	245
-ami	2	261(2)

-mon mignon	2	281-283
-maîtresse	3	299-328-330
-pâtre bouclé	2	301-331
-ami aimé	2	324(2)
-oiseau cheri	1	332
-galant	2	217(2)
-amoureux(se)	9	218-229-265-268-298-309-324-332(2)

Tableau N°8: regroupant les lexiques relatifs à l' « amour conjugal » dans *Claudine à Paris*

Lexiques	Nombre	Références
-aimer	75	340-343(2)-347(2)-354-356-360(2)-361-368(4)-369(2)-373-376-384(2)-391-392-393(2)-396-398-399(2)-400-409(2)-410(3)-416-419(4)-420-421-423-424-425(4)-426-431(2)-432-434(2)-439(3)-441-443-444(2)-448-449(5)-451-453-458-468-480-481(4)
-se marier	2	341-342
-épouser	1	384
-mariage	12	340(3)-341(2)-347-348-366-373-377-381-383
-fiançailles	1	340
-ami aimé	2	342-384
-mon mari	21	342(2)-345-351(2)-367(2)-368-379-390-391-397-403-409(2)-422-429-437-444(2)-450
-ma femme	6	378-384-386(2)-387(2)
-petite fille	8	343-377-412(2)-429(2)-438-459
chérie		
-mon ami(e)	24	346-349-392-398-411-414-419-422-424-436-440-441-444-445-448-451-455(4)-459-460-467-481
-mon amour	1	444

-cheri(e)	16	346-357-369-374-383-408-409-413-415-430-432-433-444-446-455-478
-mon oiseau	5	349-392-412-439-460
cheri		
-pâtre bouclé	5	356-391-438-454(2)
-ami doux	1	384
-enfant	6	384-393-446-447-468(2)
chérie		
-adultère	1	396
-mon grand	4	406-407-417-438
-vieux mari	1	407
papa		
-paternité	1	429
amoureuse		
ma chère	1	438
petite bête		
-vieux mari	1	439
-mon	3	453-454-458
Renaud		
-cher grand	3	459-480(2)
Renaud		
-ma	1	459
Claudine		
-mon beau	1	459
mari		
-enfant	2	478-480
adorée		
-cher grand	2	480
-cher mari	1	481

Tableau N°9 : regroupant les lexiques relatifs à l' « amour conjugal » dans

Claudine en ménage

Certains lexiques quant à eux, expriment l'amour conjugal tel : « aimer, amour, mariage, mon mari, petite fille chérie ». Ce sont surtout Claudine et Renaud qui utilisent ces expressions étant donné que leur mariage est issu d'un amour réciproque. La récurrence de ces termes dans notre corpus démontre l'importance de ce thème pour l'écrivaine. Nous avons pu relever, par exemple que le nom commun « amour » revient 17 fois dans les deux romans. A cela s'ajoute également le verbe « aimer » qui revient 91 fois dans notre corpus, non seulement, il est très présent par sa récurrence, mais parfois, ce verbe est repris par ses synonymes tels : « plaire et adorer ». La présence de certains termes comme : « ma petite fille chérie, un amant paternel ou vieux mari papa » se justifie par le fait que, la relation entre Claudine et Renaud est tantôt une relation mari-femme tantôt une relation père-enfant.

Ainsi, certains lexiques nous informent de la double personnalité de Renaud : le père et l'amant, c'est cette ambivalence qui attache Claudine à celui-ci. Car Claudine pourrait être la fille de Renaud, celui-ci son aîné de 23 ans. Mais suite à leur mariage, Renaud prend la place de l'époux, de l'amant. C'est pourquoi celui-ci l'appelle par ces diverses appellations relatives à la fille.

Ces tableaux retracent les termes relatifs à l'amour dans les œuvres de Colette. Cette analyse nous a permis de déceler l'importance du thème de l'amour au niveau du lexique. D'une part, l'auteure utilise des termes exprimant l'amour par leur sens, d'autre part, certaines constructions et figures privilégiées.

Cette analyse du lexique de l'amour nous a permis de déceler l'évidence effective du thème de l'amour dans notre corpus. Désormais, voyons les thèmes relatifs à l'amour :

III- LES THEMES RELATIFS A L'AMOUR

A- Le mariage :

Nous pouvons déceler une certaine idée de la place de la femme à travers les romans de Colette à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle. La vie de celle-ci est toute tracée. Malgré le fait qu'elle a désormais accès à l'éducation³⁵, le principal rôle de la femme demeure en l'entretien du foyer familial³⁶. Ainsi étant enfant, elle est la responsabilité de son père. Mais arrivée à l'âge de se marier, c'est-à-dire vers l'âge de 17 ou 18 ans, le mariage constitue le but de leur vie.

³⁵ La loi Ferry de 1882 rend l'école obligatoire pour les filles comme pour les garçons

³⁶ René Barjavel, *Colette à la recherche de l'amour*, conférence faite en 1934

Le mariage est un contrat entre les époux qui donne à la fois certains devoirs à la femme et à l'homme: la femme doit honorer et servir son mari; et celui-ci doit respecter certains priviléges de sa femme légitime. Ce qui est négatif dans le mariage, c'est que l'accent est toujours mis sur la passivité féminine, et la femme en fait un destin. Mais ce qui est remarquable, c'est l'absence de l'amour qui peut être observé très souvent dans les mariages. Beauvoir souligne que :

« Le principe du mariage est obscène parce qu'il transforme en droits et devoirs un échange qui doit être fondé sur un élan spontané. »³⁷

Selon les existentialistes, la femme abandonne sa propre liberté en se plaçant sous la protection d'un homme, or, il n'y a ni amour, ni individualité hors de la liberté. Et le mariage est donc considéré par eux comme une institution qui tue l'amour. Mais la bourgeoisie du XIXème siècle avait prouvé que l'amour et le mariage n'étaient pas opposés, et a inventé donc une formule d'"amour conjugal". Et dans les romans de ce siècle, on nous peint en général les héroïnes mariées et en même temps malheureuses. Car il s'agit toujours d'un mariage d'intérêt et sans amour. L'amour conjugal qui n'est pas un véritable amour, invite donc les héros ou les héroïnes au refoulement et au mensonge, tel est le cas du couple Lambrook-Rézi. Dans ce cas l'héroïne qui ne peut pas trouver l'amour qu'elle désirait dans le mariage essaie de reconquérir sa liberté perdue ou sombre dans la désolation. Rémy de Gourmont affirmait que dans l'histoire de la vie « la femme est primitive » _ « le mâle est un accident ; la femelle aurait suffit » _ et que, si « différence notable » il y a entre les deux sexes, cette « différence » est « une des conditions même de la civilisation » et qu'elle n'implique ni supériorité ni infériorité ; tout épanouissement est inexistant sans l'assimilation profonde de cette réalité.

Ainsi, Claudine suit la trace de ses paires, à 18 ans, elle rencontre Renaud, et après trois semaines de fiançailles, ils se marient. Et comme toutes les autres, l'héroïne est une femme au foyer. Le thème du mariage est très prépondérant dans notre corpus, au total, il revient 12 fois, donc à travers cette volonté de vouloir revenir sans cesse sur ce thème, nous pouvons déjà affirmer que ce thème, le mariage, fortifie l'idée que l'amour est le thème central de notre corpus.

B- L'érotisme :

³⁷ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, p.48

Plusieurs fois dans ses œuvres, Colette aborde des sentiers interdits, mais comme nous pouvons l'imaginer, elle fut influencée par Willy pour des raisons d'efficacité commerciale ; ainsi, dans le cycle des *Claudine*, elle y fait référence. Enfant ou adulte, ses personnages n'échappent guère à l'emprise du désir. Toute fois, l'univers érotique enfantin ne correspond pas à la fameuse « envie du pénis » freudienne, de curiosité sexuelle à l'égard des petits garçons, ses œuvres, plus précisément, notre corpus ne comportent pas de traces. Par contre, il est important d'attirer l'attention sur un passage plus ou moins érotico-ludique de *Claudine à Paris* :

« Sur une lisière de bois, dans un chemin creux, nous nous asseyions en rond _ nous les grandes _ et nous ouvrions nos corsages. Anaïs (quel toupet !) montrait un coin de peau citronnée, gonflait son estomac et disait avec aplomb : “ils ont beaucoup forci depuis le mois dernier !” Je t'en fiche ! Le Sahara ! Luce, blanche et rose, dans sa chemise rude de pensionnaire _ des chemises à poignets sans même un feston, c'est la règle _ un “vallonnement médian ”, à peine indiqué, et deux pointes roses et petites comme les mamelles de Fanchette. Marie Belhomme...le dessus de ma main. Et Claudine ? Un petit coffre bombé, mais à peu près autant de seins qu'un garçon un peu gras. Dame à quatorze ans ... L'exhibition terminée, nous refermons nos corsages, avec l'intime conviction, chacune, d'en avoir beaucoup plus que les trois autres. »³⁸

C'est l'équivalent des compétitions masculines où se mesure la longueur du sexe, les concours de petites filles ne semblent rien à envier à ceux des petits garçons.

Souvent, Colette a été critiquée d'avoir limité son champ d'observation à un domaine particulier de l'amour : l'amour physique. C'est un peu déplacé dans la mesure où pour Colette, tout amour n'est-il pas selon elle physique ? Cette critique est donc injustifiée car Colette dans ce qu'elle écrit montre une prise de position. De plus, elle révèle une réelle maîtrise dans l'art de peindre le désir.

Dans ses œuvres, Colette aussi met en valeur deux représentations différentes de la volupté, celle de l'homme et celle de la femme :

1- La volupté masculine et la volupté féminine:

a- Celle de Renaud :

³⁸ Colette, *Claudine à Paris*, p.221

A travers *Claudine en ménage*, Colette souligne deux conceptions différentes de la volupté. D'abord, il y a celle de son mari qui la prend superficiellement :

« On dirait que pour lui _ et je sens que ceci nous sépare _ la volupté et faite de désir, de perversité, de curiosité allègre, d'insistance libertine »³⁹

Claudine définit ici la volupté par l'intermédiaire de Renaud. Pour celui-ci, « la volupté est faite » suivi d'un grand nombre d'adjectifs. Cette accumulation d'adjectifs exprime une certaine gradation dans la définition de la volupté et ces adjectifs se renforcent les uns les autres.

Puis, au cours d'une discussion entre les deux époux, tandis que Renaud avoue à sa femme sa tolérance à l'égard des amours Lesbos, Colette dénonce par l'intermédiaire de Claudine, l'hypocrisie de sa démonstration. Renaud semble avoir approfondi la question, dans un premier temps :

«...ou du moins vous dédommage, la recherche logique d'un partenaire plus parfait, d'une beauté plus pareille à la votre, où se mirent et se reconnaissent votre sensibilité et vos défaillances. »⁴⁰

« Une recherche logique » montre que les idées de Renaud sont le fruit d'une déduction. De plus, l'utilisation de certaines expressions telles : « un partenaire plus parfait », « une beauté plus pareille à la votre » se renvoyant l'une l'autre et l'utilisation d'un vocabulaire riche et varié : « mirent », « défaillance » permet à une certaine poétisation de ce passage, ce qui implique la subjectivité de cette démonstration. C'est pourquoi, elle est suivie par une parenthèse qui a pour fonction (pour Colette) de rectifier ce discours erroné :

« Je ne puis entendre ce que vient de dire mon mari que comme un paradoxe qui flatte et déguise son libertinage un tantinet voyeur »⁴¹

Ici, Colette indique implicitement au lecteur que la démonstration lui laisse indifférente, par là-même, nous déduisons, évidemment, derrière le personnage de Renaud, le premier mari de Colette, Willy car n'oublions pas que c'est celui-ci qui demande à sa femme :

³⁹ Colette, *Claudine en ménage*, p.346

⁴⁰ Idem, p.409

⁴¹ Idem

« Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants. »⁴²

Et plus tard, il se fera censure des productions écrites de Colette, surtout la série des *Claudine*, en les utilisant à son compte.

Ce genre d'érotisme vide et vulgaire n'appartient qu'à Willy car ses livres le reflètent parfaitement : « La femme déshabillée » ou « Le troisième sexe »

b- Celle de Claudine :

Willy a beau censuré les écrits de Colette surtout *Claudine en ménage*, mais Colette trouve toujours le moyen de déjouer cette censure et s'en détache pour affirmer sa tendance profonde qui est loin de se limiter à une sensualité de surface, c'est le cas dans *Claudine en ménage*. Claudine se fait porte-parole de Colette :

« Le plaisir lui (Renaud) est joyeux, clément et facile, tandis qu'il me terrasse, m'abîme dans un mystérieux désespoir que je cherche et que je crains. »⁴³

Colette utilise une sorte de parallélisme entre les adjectifs : « joyeux », « clément », « facile » et les verbes : « abîme », « terrasse », « crains » pour souligner les conceptions opposées de Renaud (Willy) et de Claudine (Colette) en matière de sexualité. Le plaisir est facile à Renaud tandis qu'il est empreint de tristesse chez la narratrice. Cette tristesse ne s'explique-t-elle pas par le fait que l'orgasme nous échappe bien vite, nous laissant à la fin de l'étreinte « un goût amer à la bouche ? »

Certes, Colette a su livrer à ses lecteurs la thématique du désir avec une véritable audace, vu que la société française de l'époque était très conservatrice et réservée. Alors comment Colette a-t-elle fait pour déjouer la morale de l'époque ?

2- L'art de l'implicite :

Colette excelle dans un art bien à elle dans l'approfondissement du thème de la volupté. On le trouve à travers toutes ses œuvres, François Mauriac ajoute à ce propos :

« N'allie-t-elle pas l'extrême audace à l'extrême pudeur ? »⁴⁴

⁴² Elaine Harris, *L'approfondissement de la sensualité dans l'œuvre romanesque de Colette*, p. 83

⁴³ Colette, *Claudine en ménage*, p.347

⁴⁴ François Mauriac, *Revue Hebdomadaire*, 19 fév. 1927

« L'extrême pudeur » parce que Colette sait se servir de l'implicite, mieux encore, du silence quand elle évoque ou explore l'Interdit. Elle ne nomme jamais, « elle communique l'innommable (ici l'érotisme) ...en cernant ce silence d'aussi prêt que possible sans le rompre. »⁴⁵ Elle met toujours son lecteur sur la piste à suivre mais c'est à celui-ci de finir le chemin.

Justement est le cas dans ce passage de *Claudine en ménage* lorsque Claudine demande pardon à Renaud après leur courte rupture :

« Vous m'aviez écrit toute votre tendresse, cher grand, sans me parler de Rézi, sans me dire ‘tu as fait avec elle ce que moi-même j'ai fait, avec si peu de différence...’ Mais vous saviez que *ce n'était pas la même chose*... et je vous suis reconnaissante de ne me l'avoir pas dit. »⁴⁶

Ce passage est volontairement imprécis, d'une part, il fait appel à un référent supposé comme connu de tous ; d'autre part, le verbe « faire » est requis et le ton utilisé de la phrase mise en relief est familier : « *ce n'était pas la même chose* », en fait, si les faits restent vagues c'est que Colette aborde donc le thème de l'Interdit, elle use de l'implicite pour faire preuve d'une « extrême pudeur » parce que si elle expose ouvertement ce qu'elle a fait, cela choquerait la morale rigoureuse de l'époque.

« Extrême audace » car les allusions de Colette dépassent parfois l'entendement de la morale de l'époque. Toujours dans *Claudine en ménage*, lors du voyage de noces de Renaud et de Claudine, et durant leur passage à l'ancienne école de Claudine, celle-ci ne se gêne pas à parler de l'amour homosexuel de la directrice et de son adjointe. D'où la déduction de Renaud lorsque la directrice leur propose de dormir dans la chambre de Mlle Aimée :

« Oh ! Comment, alors c'est ici dans cette chambre, que... »⁴⁷ Et elle reprend méthodiquement les paroles de son mari sans doute pour respecter la pudeur. Seule sera faite quelques lignes plus loin, une allusion au lit « scandaleux ». Nous, lecteur, comprenons alors à demi-mot que la directrice a connu avec son adjointe le plaisir physique dans ce lit.

Plus encore, toujours dans *Claudine en ménage* : « Si je te privais de dessert ? _ Si je vous mettais à la diète ? »⁴⁸ C'est Renaud-papa qui pose la première interrogation, elle est vraiment à prendre en son sens propre, il veut la priver de dessert comme on en priverait un

⁴⁵ Elaine Harris, *L'approfondissement de la sensualité dans l'œuvre romanesque de Colette*, p. 200

⁴⁶ Colette, *Claudine en ménage*, p. 481

⁴⁷ Idem, p. 356

⁴⁸ Idem, p.352

enfant. Par contre, c'est l'épouse qui répond, toujours avec une interrogation, et la gourmandise est ici, bien évidemment, l'acte sexuel. A travers toute son œuvre, Colette s'abstient de l'explicite. Et si parfois elle nomme l'innommable, c'est dans la mesure où elle y est contrainte.

La thématique du désir mérite vraiment d'être approfondie car l'écrivaine elle-même l'a présentée sur toutes ses formes. Nous avons vu précédemment que Colette évoque deux représentations du désir dans notre corpus, pour continuer, il est important aussi de souligner que l'écrivaine use de l'implicite pour en faire part à ses lecteurs. Mais une question nous vient aux lèvres : quel est l'enjeu du désir dans les œuvres colettiennes ?

3- L'asservissement du désir :

Par ses œuvres, Colette nous renvoie d'images qui montrent des protagonistes asservis par le désir, le désir apparaît comme quelque chose de gênante, qui nous fait faire n'importe quoi et perdre l'estime de soi ; les personnages ne peuvent s'y soustraire car ils en sont les esclaves. La puissance de cet asservissement est ainsi sentie par Claudine, au début de sa relation avec Renaud :

« Je (Claudine) ne compris rien à sa réserve, à son abstention dans ces temps-là ! J'aurais été toute à lui, dès qu'il eût voulu ; il le sentait bien. Et pourtant, avec le soin trop gourmet de son bonheur _ Et du mien ? Il nous maintint dans une sagesse éreintante. Sa Claudine déchaînée lui jeta, souvent, des regards irrités au bout d'un baiser trop court et rompu avant le...avant le temps moral : ‘’Mais enfin, dans huit jours ou maintenant, qu'est ce que ça fait ? Vous me brégez inutilement, vous me fatiguez affreusement... »⁴⁹

Elle voulait consommer sa relation avec Renaud et faire corps avec le désir. On observe donc l'impatience du sujet, et ce qui est nouveau c'est la situation en elle-même, l'homme : « maintient une sagesse éreintante », la femme quant à elle : « jette des regards irrités au bout d'un baiser trop court. » Le rôle est inversé, le désir n'est plus associé à l'homme, la femme ne peut lutter contre la volonté de son corps qui réclame le plaisir, dans ce passage : « le temps moral ». Colette use encore de son art du silence pour exprimer en fait, le plaisir des sens, l'acte sexuel. Ce renversement de la situation est aussi perceptible dans le passage où Colette narre les noces de Claudine :

⁴⁹ Idem, p.340

« ...Pendant que j'achève de perdre toute ma belle hardiesse. Je joins la main :

_ Oh ! S'il vous plaît, dépêchez-vous !

(Hélas ! Je ne savais pas que ce mot fut drôle.)

_ Viens Claudine.

Sur ses genoux, il m'entend respirer trop vite ; sa voix s'attendrit :

_ Tu es à moi ?

_ Il y a longtemps, vous le savez bien.

_ Tu n'as pas peur ?

_ Non, je n'ai pas peur. D'abord, je sais tout !

(...)

_ Tu sais tout ma petite fille, ma petite fille chérie, et tu n'as pas peur ?

Je crie :

_ Non !...

(...)

Il essaie déjà de dégrafer ma chemisette. Je bondis :

_ Non ! moi toute seule ! »⁵⁰

Proie du désir, l'héroïne manifeste son impatience par cette phrase impérative : « Dépêchez-vous ». La femme chez Colette a définitivement quitté cette image traditionnelle de la femme ignorante : « je sais tout », passive : « moi toute seule », elle fait son déshabillage seul ; elle n'est plus la femme qui subit l'amour mais elle participe activement dans cette quête du désir. Claudine affirme encore : « je n'ai pas peur(...) je sais tout », et quelques lignes plus loin : « moi toute seule » exprime sa volonté de faire corps avec

⁵⁰ Idem, p.343

le désir. Colette se montre novatrice en ce sens et nous verrons dans le prochain chapitre l'ampleur de cette innovation.

C'est toujours ce désir incontrôlable qui a poussé l'héroïne dans les bras de Rézi. La perte du contrôle apparaît clairement dans ce passage :

« Elle m'inquiète (...) Elle sait, maintenant, et elle attend. Tactique banale, soit. Pauvre piège amoureux, vieux comme l'amour, mais dans lequel, prévenue cependant, je tremble de tomber.

O calculatrice ! J'ai pu résister à votre désir, mais du mien »⁵¹

Autrefois, maîtresse d'elle-même, Claudine était dans la quiétude totale ; par contre, le discours direct : « elle m'inquiète » permet au lecteur de s'identifier à la narratrice et par la suite de comprendre son angoisse : la perte de la liberté, car elle s'est faite esclave du désir, l'interrogation « et du mien ? » implique que l'héroïne ne pourrait pas résister à son propre désir, elle est proche de sa chute. Le désir apparaît comme une bête dévorante qui consume petit à petit ceux qui se laissent piéger par lui. Et lorsque Claudine annonce : « ...l'asti musqué que je ne bois jamais sans sourire... Mais cette fois-ci, je suis grise avant d'avoir bu »⁵², elle décrit son état d'âme après qu'elle vient de chez Rézi, ici « grise » est à prendre dans son sens figuré : « ivre » mais non de l'asti musqué mais d'une ivresse physique ; Claudine a beau lutté contre ce *protagoniste* : le Désir, mais la suite du roman nous indiquera que ce fut vaine et qu'elle sera éprise malgré elle par cet esclavage sensuel. Rézi apparaît comme le désir incarné. Sans être une professionnelle en la matière, elle est l'illustration vivante du fruit défendu : elle personnifie le désir. Claudine essaie par tous les moyens de fuir, mais elle finira toujours par être ratrappée. Plus encore, face à ce protagoniste redoutable, on est vaincu avant la bataille, on n'a plus envie de lutter et il se peut qu'il y ait des sacrifices, d'où ces paroles de Rézi : « C'est souffrir qu'aimer et désirer sans remède. »⁵³ Lucide, Claudine et Rézi sont devant le fait accompli et accepte la souffrance.

Telle est l'analyse de la thématique du désir, une lutte contre le désir est vaine car l'héroïne finira tôt ou tard par y succomber, et ce qui est étonnant c'est qu'elle n'éprouvera aucun sentiment de repentance lorsqu'elle consomme sa liaison avec Rézi alors qu'elle luttait

⁵¹ Idem, p. 425

⁵² Idem, p. 430

⁵³ Idem, p.431

férolement de peur de la chute, on peut dire que Claudine est placée au-delà de la morale conventionnelle. Siriwan Sornwong l'évoque ainsi :

« Le drame ne se dénoue pas à la chute même, qui est ici enivrée et joyeuse, sans remords, ni retour sur soi-même mais à la révélation de l'indignité dans laquelle Claudine est tombée, indignité vis-à-vis d'elle-même, de ce qu'elle était et non par rapport à quelque règle ou loi morale. »⁵⁴

Comme nous l'avons énoncé, elle n'éprouve aucun remord, par contre lorsque son amour propre est touché, il en va autrement en ce qu'elle ressent l'impression de déchoir.

D'après ce que nous venons de voir, Colette eut l'audace inouïe en son temps de revendiquer le plaisir féminin et d'en faire un thème romanesque : Ce qui appartenait à la sphère privée rejoint ainsi le champ du public. Ce qui a demandé ténacité et persévérence pour résister à l'hostilité des critiques : «Romancière de l'instinct, Colette conduit à la nuit cérébrale, à la fin de toute culture, à l'appauvrissement définitif de la personne humaine ramenée au rang de l'animal», estime le critique Jean de Pierrefeu lors de la sortie de *Chéri* en 1920.

C- La jalousie :

L'amour chez Colette est empreint d'un profond pessimisme. Jean Pierre Duquette l'a perçu de cette manière :

« L'amour s'abat sur ses victimes comme une catastrophe⁵⁵ »

Sans doute, Colette se réfère là à ses expériences personnelles. Toujours est-il que l'œuvre colettienne aborde l'amour dans ce qu'il peut engendrer de souffrances pour celui qui est épris. Et la série des *Claudine* n'échappe pas à la règle. Chaque personnage est atteint par ce mal. La jalousie chez Colette, d'une part, peut être dirigée vers l'être aimé, ou d'autre part, il revêt seulement une dimension physique, physiologique puisqu'elle atteint le corps, dans ce cas, cette jalousie loin d'être dirigée vers l'autre est égoïste. Mais nous nous interrogeons, bien sûr, l'amour non partagé provoque toujours des souffrances intolérables, pourtant, la jalousie va-t-elle toujours de paire avec l'amour, peut-on être jaloux sans aimer ? Laissons Colette répondre à cette question, car l'écrivaine approfondit ce thème à deux reprises : dans

⁵⁴ Siriwan Sornwong, *Le problème de l'amour dans l'œuvre de Colette*, p. 116

⁵⁵ Jean Pierre Duquette, *La fatalité de l'amour chez Colette*, p.38

Claudine en ménage, elle souligne que amour et désir sont deux notions très distinctes. Renaud désir Rézi parce qu'elle est séduisante mais ne l'aime pas. De même pour Claudine, elle affirme :

« Je n'ai pas tressailli, au souvenir de la traîtresse amie, avec le repliement douloureux que je redoutais. Celle-là, ah ! je me doutais bien que je ne l'aimais pas... »⁵⁶

De plus, on voit dans quelle mesure le désir peut se révéler cruel lorsqu'il se joint à la jalousie, à travers *Claudine en ménage*:

« Je souffre de jalousie et pourtant... je ne l'aime pas. (Rézi)

Non, je ne l'aime pas ! (...) Hors de sa présence, je puis sans frémir, me l'imaginer boulée par une automobile, aplatie dans un accident métropolitain. Mais je ne saurais, sans que les oreilles me sifflent, sans que mon cœur s'accélère, me dire : « En ce moment, elle livre sa bouche à un amant, à une amie. »⁵⁷

Comme nous l'avons énoncé tout à l'heure, cette jalousie loin d'être dirigée vers l'autre est égoïste. « Rézi boulée par une automobile, aplatie dans un accident de métropolitain » sont des images très fortes de destruction, pourtant, elle laisse la narratrice indifférente : « Qu'est ce que ça fait que je ne l'aime pas..., je souffre tout autant ! »⁵⁸ Seule lui importe sa propre souffrance, la peur que Rézi partage une complicité sexuelle avec une autre personne qu'elle. C'est pour cette raison que Claudine emmène souvent Rézi au théâtre, « aggravée de Lambrook ».

Nous devrions donc parler de l'entrave du désir et non de l'amour ; ainsi, le désir est une entrave passagère tandis que l'amour dur. L'amour commence par le désir mais ne saurait se réduire à cela. Claudine oublie facilement Rézi mais n'arrive pas à se détacher de Renaud. Colette a été souvent critiquée de ne pas parler de l'amour désintéressé. Pourtant, la morale de *Claudine en ménage* est d'une grande sagesse et révèle que Claudine a su tirer profit de ses erreurs passées. D'ailleurs, il n'y a pas de rédemption sans chute, et la vraie lumière et celle qu'on a su arracher à l'obscurité. Claudine était lucide en énonçant ces mots :

« ...Qu'ai-je fait de bon, pour lui et pour moi, en dix huit mois ? Je me suis réjouie de son amour, attristée de sa légèreté, choquée de ses façons de penser et d'agir tout cela sans rien

⁵⁶ Colette, *Claudine en ménage*, p.471

⁵⁷ Idem, p.446

⁵⁸ Idem, p.446

dire, en fuyant les explications, et j'en ai voulu plus d'une fois à Renaud de mon propre silence. »⁵⁹

Ces phrases résonnent comme une réelle prise de conscience de ce qu'est l'amour. L'amour ne saurait en aucun cas être captatif (ramené à soi), il ira de lui-même à sa propre perte. Il doit au contraire être ablatif ou du moins y tendre. L'autre doit être ramené à une position de sujet et non d'objet, la parole, « les explications », dont parle Claudine nous y aidant. Cette connaissance profonde de l'amour réjouit l'âme.

Suite à toutes ces analyses, nous pouvons déduire que le principal sujet des *Claudine*, plus précisément de : *Claudine à Paris* et *Claudine en ménage* est effectivement centré sur la thématique de l'amour. Nous verrons précédemment les enjeux des amours marginales dans les *Claudine*.

⁵⁹ Idem, p.480

TROISIEME PARTIE
LES ENJEUX DES AMOURS MARGINALES DES HEROINES
COLETIENNES

Dans ce dernier chapitre, nous analyserons successivement : la thématique de l'inceste, celle de l'homosexualité, l'amour : une prison et nous terminerons l'analyse par le mythe et le réel. Nous allons essayer de déterminer les facteurs qui ont poussé les personnages colettiens à recourir à ces amours peu habituelles.

I- L'INCESTE : UN AMOUR CONSOLATEUR

L'inceste se définit par des: « relations sexuelles entre proches parents. »⁶⁰ Dans notre corpus, Colette ébauche ce thème de l'inceste dans *Claudine à Paris*, pour en savoir plus sur cette thématique, nous nous épancherons sur la progression du personnage de Luce puis sur celui de notre héroïne, Claudine.

A- Un moyen de gravir les échelons sociaux

La société du XIXème siècle est une société, on l'a déjà dit, patriarcale, c'est l'homme le chef de la famille. Dans ces conditions, la femme ne travaille pas et vit au cochet de son père ou de son mari. Claudine par exemple est passée de la tutelle de son père à celle de son mari.

1- Jeune fille pauvre au XIXème siècle :

La loi Jules Ferry de 1882 obligeait la scolarisation de toutes les filles. Comme nous l'avons déjà énoncé, la scolarisation des jeunes filles ne leur permet pas jusqu'alors d'obtenir une meilleure perspective dans leur vie. Michèle Sarde pense que : « si l'école primaire rurale ne discriminait pas les filles, c'est que cette école ne menait à rien. »⁶¹

Prenons par exemple Luce, l'amour transit de Claudine. Après ses études à l'école rurale de Montigny, elle échoue à l'examen pour rentrer à l'Ecole Normale, car, on l'a dit, devenir institutrice était l'unique avenir de ces filles. Orpheline de père et d'une mère paysanne et pauvre, elle a dû vivre au dépend de sa sœur aînée : Aimée, mais celle-ci la maltraitait :

« *Ma Claudine chérie, c'est bien tard que tu penses à moi ! Tu aurais bien fait d'y penser plus tôt, pour me donner un peu la force de supporter mes tourments. J'ai raté mon examen d'entrée à Normale, ma sœur me le fait payer depuis ce jour-là. Pour un oui, pour un non, c'est des gifles à me démâcher la tête, et elle me refuse des chaussures. Je ne peux pas demander à ma mère de retourner chez nous, elle me battrait trop.* »⁶²

⁶⁰ *Larousse de poche*, 1990

⁶¹ Michèle Sarde, *Colette libre et entravée*, p. 96

⁶² Colette, *Claudine à paris*, p. 211

Colette utilise des expressions à valeurs hyperboliques pour souligner la misère dans laquelle vit la jeune fille : « tourments » est à prendre dans son sens propre, Luce souffre physiquement puisque sa sœur la batte : « des gifles à me démancer la tête », puis elle vit dans le dénuement total ; et moralement dans la mesure où elle n'a aucun soutien : « je ne peux pas demander à ma mère de retourner chez nous, elle me battrait trop ».

Et quand Colette fait un flash back de la vie de Luce dans *Claudine à Paris*, elle n'épargne au lecteur aucun détail sordide :

« Ma sœur, je le dis, me traitait comme un chien, et Mademoiselle aussi. Quand j'ai commencé à demander des bas, des chaussures, ma sœur m'a envoyée faire fiche : "Si les pieds de tes bas sont troués, raccommodes-les, qu'elle m'a dit ; et puis les jambes sont encore bonnes, tant qu'on ne voit pas les trous c'est comme s'ils n'y étaient pas." Pour les robes, la même chose ; elle a eu le toupet, cette saloperie, de me repasser un vieux corsage qui n'avait plus de dessous de bras. Je pleurais toute la journée d'être si mal arrangée dans mes effets, j'aurais mieux aimé qu'on me batte ! Une fois, j'ai écrit chez nous. Y a jamais le sou, tu sais bien. Maman m'a répondu : "Arrange-toi avec ta sœur, tu nous coûtes assez d'argent, notre cochon est crevé de maladie et j'ai eu quinze francs de pharmacie, le mois dernier, pour ta petite sœur Julie ; tu sais qu'à la maison c'est misère et compagnie, et si tu as faim, mange ton poing. »⁶³

En effet, Luce vivait pauvrement, ni sa sœur ni sa mère ne lui viennent en aide. Colette peint la misère avec une telle maîtrise que l'on a l'impression de voir la petite Luce sous nos yeux avec des : « bas troués », des « corsages sans dessous de bras ». Luce était vêtue comme une mendiane : « des bas et des robes troués, puis raccommodés » : c'est pourquoi Luce se sentait malheureuse. Pour continuer, Colette nous envoie une image très hyperbolique d'une mère trop prise dans la difficulté quotidienne qui demande à sa fille : « si tu as faim, mange ton poing ». L'utilisation de l'expression « à la maison c'est misère et compagnie » est vraiment dans le contexte, pour mieux raconter cette misère au lecteur.

Nous ne serons pas étonnés si Luce fugue et se jette dans les bras du premier venu, et ce premier venu n'est pas n'importe qui : c'est son oncle, le beau-frère de sa mère.

2- La dépendance financière :

⁶³ Idem, p. 280

Et le lecteur ne s'étonnera non plus du brusque tournant que prend la vie de Luce après son arrivée à Paris et après qu'elle accepte d'être entretenue par son oncle.

Il n'est plus question de misère, de pauvreté quotidienne, bien au contraire... :

« Cette Luce porte un complet tailleur mieux coupé que le mien, drap noir léger à piqûres blanches, une chemisette rose de Chine en soie souple, sous un boléro court, et une toque de crin drapé, soulevée d'une botte de roses, qu'elle n'a fiché pas achetée aux « 4,80 ». ⁶⁴

Colette use d'une comparaison pour mieux souligner le changement physiologique de Luce : « un complet mieux coupé que le mien », la situation de Luce a donc évolué et toutes ces descriptions détaillées s'ajoutant à l'impression de Claudine « elle n'a fiché pas achetée aux « 4,80 » renforce cette idée d'évolution. En l'espace de quelques mois, Luce est devenue une petite bourgeoise. Et Colette ne s'arrête pas là, Luce, tout au long de cette rencontre inattendue exhibera à Claudine le luxe dans lequel elle vit :

« Trop cossue, mais pas trop bête, sa chambre. Bien tapissier, par exemple ! (...) voici des sièges et des panneaux tendus d'un velours amande à dessins coquille, copie d'Utrecht, je pense, qui flatte l'œil et avive le teint. Le lit _ ah ! quel lit ! je ne résiste pas à mesurer sa largeur, de mes deux bras étendues... Plus d'un mètre cinquante, Madame, plus d'un mètre cinquante, on vous dit, c'est un lit d'au moins trois places. De beaux rideaux de damas amande, aux deux fenêtres, et une armoire à glace à trois portes, et un petit Lustre au plafond (...) et une grande bergère pékinée blanc et jaune près de la cheminée, et quoi encore, mon dieu ! »⁶⁵

Colette utilise des termes comparatifs : « pas trop, plus de, bien » et le champ lexical de la grandeur pour accentuer sa description : tout est grand et chaque objet témoigne l'abondance. Mais Claudine finie par s'impatienter et insinuer sans ample information : « Luce ! Sont les fruits du déshonneur ? »

Si la vie de Luce s'est considérablement améliorée d'un point de vue financier, elle le doit à son oncle qui a hérité de la fortune de sa défunte épouse. L'argent de son oncle permet à Luce d'être à l'abri de préoccupations matérielles, fini les « bras troués et les corsages à raccommoder », remplacés par des « bas de soie »⁶⁶ ; désormais, elle mène une vie

⁶⁴ Idem, p. 275

⁶⁵ Idem, p. 277

⁶⁶ Idem, p. 278

douillette et confortable. C'est une femme entretenue, elle n'éprouve d'ailleurs aucun gène, elle trouve même un certain plaisir, c'est ce que l'on voit quand elle avoue à demi-mot :

« Des fois, je rêve, dans ce grand lit-là, que je suis encore à Montigny, et que ma sœur m' « arale » avec ses fractions décimales, et le système orographique de l'Espagne, et les pédoncules quadrijumeaux ; je me réveille en sueur, et j'ai toujours une grande joie en me voyant ici. »⁶⁷

De plus, elle se montre extrêmement coopérative quand son oncle de plus de soixante ans lui propose « des choses » et lui offre des cadeaux après. N'allons pas jusqu'à dire que Luce est dépourvue d'amour ou qu'elle est une femme vénale et calculatrice car la situation est complexe, elle aime la sécurité en femme paresseuse et passive qu'elle est. Accepter les propositions indécentes de son oncle, c'était se mettre à l'abri de soucis pécuniaires.

Claudine ne l'a jamais comprise, elle se conduit bizarrement, dans son attitude se mélange le dégoût (elle pense que Luce est trop sale, c'est une prostituée) et un peu de jalousie aussi : souvenons-nous de la dernière phrase qu'elle a lancé à Luce quand celle-ci lui propose d'aller plus loin : « Dis donc, est ce que tu crois que je m'arrange des restes d'un vieux ! »⁶⁸ Et elle fuit Luce sans un voyage de retour. C'est seulement pendant la scène où elle fera ses adieux à Hélène que nous en saurons plus sur ses convictions personnelles.

Dans ce que nous venons de voir, Colette se fait porte parole de la femme, pour mieux la défendre, elle adopte une technique d'argumentation très stricte : elle défend une idée, elle dénonce le clivage social de la société française du XIXème siècle car il n'offre à la femme aucune indépendance. Alors, nous nous demandons en quoi l'héroïne est-elle menacée par l'inceste, celle qui a toujours vécu une vie libre, sans aucune contrainte ?

B- Claudine : à la recherche d'une meilleure image paternelle

1- Irresponsabilité paternelle :

Le charmant et passablement ridicule papa de Claudine est un sexagénaire, spécialiste en malacologie, plus attaché aux limaces qu'à sa fille. Ce dernier s'occupe plus de ses mollusques que de son unique enfant. Etant orpheline de mère depuis son jeune âge, la seule image maternelle qu'elle a connue est celle de Mélie, leur femme de chambre. De plus, Claude, le père de l'héroïne incombe à celle-ci toutes les responsabilités sur l'éducation de

⁶⁷ Idem, p. 286

⁶⁸ Idem, p.291

sa fille. Claudine jouit donc d'une grande liberté grâce à ce « papa commode ». Ainsi, dans son rôle de père irresponsable, pour le rehausser, Claudine use toujours d'une périphrase comme « noble père » ou « admirable père » pour lui exprimer sa tendresse. Mais à la fin, cette irresponsabilité quotidienne lui pèse malgré elle car celui-ci est quasiment absent de la vie de Claudine, c'est dans cette optique que notre héroïne déclare :

« A cause de ce noble père, plutôt lunatique, qui est le mien, j'ai besoin d'un papa, j'ai besoin d'un ami, d'un amant... Dieu ! d'un amant !... »⁶⁹

On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que le mari de Claudine, Renaud, aura pour mission principale de remplacer ce père fantasque et qu'il se pose en « amant paternel ». Car dès leur premier contact, Claudine ne manque pas de le souligner :

« C'est un père comme lui qui me manque. Oh je ne veux pas dire du mal du mien ; ce n'est pas de sa faute s'il est un peu spécial... Mais celui-ci, je l'aurai adoré ! »⁷⁰

Personnage ambigu lui aussi, doux plutôt que dur, passif au lieu d'autoritaire, Renaud, aux yeux de sa jeune femme, est « plus féminin que viril. Il m'aime, cela est hors de doute, et plus que tout, Dieu merci, je l'aime, c'est aussi certain. Mais qu'il est plus femme que moi ! Comme je me sens plus simple, plus brutale... plus sombre, plus passionnée... »⁷¹ « Mais il avance vers moi un visage bistré, barré d'une moustache plus claire que la peau, adouci d'un féminin sourire, et si embellie de paternité amoureuse que je n'ose pas... »⁷² Quoi qu'il en soit, tant le besoin d'un père se fait sentir, Claudine se soumet à lui, tel un enfant. La cause de cette soif d'amour paternel est plus complexe à expliquer.

Le caractère de ce « papa commode » saute tellement aux yeux, notre héroïne déclare lucide :

« Sans le savoir, il est venu ici pour que je puisse rencontrer Renaud, il s'en va ayant rempli sa mission de père irresponsable. »⁷³

Colette fait un clin d'œil au lecteur sur la situation d'éternelle mineure de la femme, même dans son demi-conscience, le père de Claudine a su remplir sa mission : il s'est délié de la tutelle de sa fille pour la passer à son mari qui est Renaud.

⁶⁹ Idem, p.324

⁷⁰ Idem, p. 263

⁷¹ Idem, p. 369

⁷² Idem, p. 427

⁷³ Idem, p. 392

2- La crainte de la solitude des héroïnes colettienennes :

Derrière cette quête d'une meilleure image paternelle se cache une autre cause plus complexe, la peur de la solitude. Claudine, dans *Claudine à Paris*, l'exprime par deux fois :

« Elle va se marier, elle a dix-sept ans. Et moi ?... Oh : qu'on me rende Montigny, et l'année dernière, et celle d'avant, et ma turbulence fureuse et indiscrete, qu'on me rende ma tendresse trompée pour la petite Aimée de Mademoiselle, et ma méchante voluptueuse pour Luce _ car je n'ai personne ici, et même pas l'envie de mal faire. »⁷⁴

Claudine se sent affreusement seule au début de son installation à Paris, le mariage de sa sœur de lait était la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Colette utilise l'énumération pour marquer cette grande solitude : « qu'on me rende Montigny, l'année dernière, celle d'avant, ma turbulence ». La monotonie de la vie qu'elle mène à Paris lui fait regretter sa : « tendresse trompée » pour l'adjointe de la directrice : Claudine est prête aux compromissions les plus basses, accepter en l'occurrence l'infidélité de « la petite Aimée de Mademoiselle » pour ne pas se retrouver dans la situation où elle est actuellement. Colette ne s'arrête pas là pour mieux nous livrer cette redoutable solitude de la narratrice quand elle interroge Renaud : « Vous allez me quitter ? » et reformule encore :

« _ Vous allez me quitter ! crie-t-elle sans souci du cocher au dos attentif. Où voulez-vous que j'aille ? c'est vous que je veux suivre, c'est vous...

Ses yeux rougissent, sa bouche se serre, elle crie presque,

_ Oh ! je sais, allez, je sais pourquoi. Vous allez chez vos femmes, celles que vous aimez. Marcel m'a dit que vous aviez au moins six ! Elles ne vous aiment pas, elles sont vieilles, elles vous quitteront, elles sont laides ! Vous allez coucher avec elles, toutes ! Et vous les embrasserez sur la bouche, même ! Et moi, qui m'embrassera ? Oh ! pourquoi ne voulez-vous pas de moi pour votre fille, au moins ? J'aurais du être votre fille, être votre amie, être votre femme, tout, tout ! ... »⁷⁵

Le discours direct nous donne l'impression d'entendre Claudine : le lecteur assiste au déroulement d'un discours amoureux entre Claudine et Renaud, tous les topos sont réunis : le ton est lyrique et le vocabulaire hyperbolique.

⁷⁴ Colette, *Claudine à Paris*, p.251

⁷⁵ Idem, p.322

La crainte de la solitude apparaît ici d'abord, à travers le questionnement : « vous me quitter ? », puis Colette reprend la phrase mais utilise le type exclamatif : « vous me quitter ! » en guise de réponse à la question qu'elle-même s'est posée. Par cette réponse qu'elle-même a fournie, Claudine a la certitude qu'elle sera encore seule, d'où découle sa crise de jalousie, et le vocabulaire est toujours hyperbolique : « Marcel m'a dit que vous aviez au moins six », sans doute, Colette fait preuve d'humour. Chaque interrogation implique toujours cette idée de solitude : « Et moi, qui m'embrassera ? », l'auteure joue sur la polysémie du mot solitude qui peut être compris de deux manières, il y a la solitude physique et la solitude morale qui est de ne pas exister aux yeux de l'autre. Et brusquement, le ton change, pour se faire : Colette use de la gradation : « J'aurais du être votre fille, être votre amie, être votre femme, tout, tout !... ». Désolée, Claudine se résigne et veut bien de Renaud comme père, puis, elle devient gourmande : « être votre amie » pour finir dans le rang d'épouse. C'est ici qu'apparaît vraiment la solitude de la narratrice : elle n'a ni père ni amie, elle n'a presque personne. C'est naturel qu'elle voit en Renaud : « un père, un ami, un maître, un amoureux ! »⁷⁶

Quant au personnage de Luce, il ne faut pas juger durement cette dernière et nous replacer dans le contexte social de l'époque. La femme ne survit pas seule, son rôle premier et d'être la compagne de l'homme, c'est celui-ci qui fournit le « manger ». Donc ne peut pas quitter son oncle à cause de cette dépendance financière. Elle ne supporterait pas la solitude physique et serait obligée de se débrouiller seule sans appui extérieur. Elle est prête à accepter tous les caprices de son oncle, pour ne pas se retrouver dans la rue. C'est en ce sens que Luce semble immorale. Mais en approfondissant l'analyse, nous constatons que Colette use de Luce pour dénoncer la société, étant donné que c'est celle-ci qui favorise la situation de dépendance de la femme.

Cette crainte de la solitude n'est –elle pas celle de l'auteure ? Car il est important de rappeler que Colette n'a jamais été seule de son vivant. Toujours est-il que Colette éprouve, face à l'indépendance, deux sentiments ambivalents, cela se voit très bien à travers ses œuvres. Elle souhaite la liberté tout en ayant une peur terrible de la solitude.

L'inceste s'expliquerait donc par le fait que les héroïnes de Colette redoutent de la solitude, elles seraient donc à l'image de leur créatrice. L'héroïne principale, quant à elle était en quête

⁷⁶ Idem, p. 332

d'une meilleure image paternelle. Mais comment l'auteure des *Claudine* présente-t-elle les enjeux de l'homosexualité dans ses œuvres ?

II- L'HOMOSEXUALITE : UN AMOUR COMPENSATEUR

Colette explique dans les *Claudine* les enjeux de l'homosexualité, d'abord, elle la présente comme étant un amour compensateur, elle console les femmes de l'échec de leur mariage, ensuite, elle leur offre une certaine liberté.

A- Une compensation de l'insatisfaction conjugale

Colette se montre extrêmement intransigeante quand il est question de l'homme, le compagnon de la femme. Elle nous affirme dans ses œuvres d'une part, un réel dédain pour celui-ci et utilise son art de l'écriture pour manipuler ses lecteurs à partager son point de vue. D'autre part, nous remarquons toutefois que malgré cela, elle ne peut se détacher de celui-ci.

1- La misandrie dans les *Claudine* :

a- Le mépris de l'homme :

Dans les œuvres colettiennes, Colette nous peint des portraits d'hommes médiocres : ou bien celui-ci est un protagoniste vide et sans consistance ou bien c'est un homme volage. Il n'y a jamais de juste milieu, l'homme n'est jamais considéré comme un être humain. Et parfois l'homme sert de repoussoir à la femme. Contrairement à celui-ci, la femme est l'objet de toute l'attention et de la compréhension de l'auteure, la femme seule mérite d'être comprise et d'être pardonnée si parfois elle commet des erreurs, comme dans notre corpus. Et pour mieux montrer cette prise de position de l'écrivaine, elle utilise les deux focalisations : la focalisation interne pour les personnages féminins et la focalisation externe pour les personnages masculins.

Prenons comme appui le cas de leur description, dans notre corpus, l'homme est toujours décrit à travers les yeux d'une femme : ou bien ceux de la narratrice, ou ceux de Rézi (*Claudine en ménage*). Colette ne pénètre jamais à l'intérieur de leur conscience d'où l'incompréhension du lecteur. Lorsque Claudine, surprise par les deux amants, Renaud et Rézi, qu'elle leur demande : « Qu'est ce que... vous faites là ? »⁷⁷ Au moment où Renaud allait expliquer en commençant par : « _ Ecoute, Claudine... Je voudrais te dire... »⁷⁸, Claudine,

⁷⁷ Colette, *Claudine en ménage*, p. 463

⁷⁸ Idem, p. 464

d'un geste lui coupe la parole. Au moment où Renaud pourrait s'expliquer et défendre son point de vue, Claudine préfère fuir à Montigny, par la suite, nous ne connaitrons jamais les desseins qu'avait Renaud.

b- La peinture d'homme médiocre :

A côté de cela, Colette aussi nous peint des portraits d'hommes médiocres ; Renaud n'a que peu de réalité dans les romans de Colette même s'il occupe une place importante dans la vie de Claudine. Il était séduisant et amoureux dans *Claudine à Paris* tandis qu'il devient pervers et creux dans *Claudine en ménage* : au début du roman, elle se sent malheureuse et se détache de son mari. Elle va jusqu'à se refugier quelques temps à la campagne pour retrouver son équilibre loin de la souffrance qu'a pu lui causer Renaud.

De plus, Renaud est un être inconsistant et vide, à plusieurs reprises, Colette l'utilise pour faire avancer l'intrigue. Le « A quoi penses-tu ? »⁷⁹ de Renaud, aide à la progression de l'intrigue car la monologue intérieure de Claudine indique au lecteur le désir grandissant de la narratrice pour Rézi. Colette fait encore du personnage de Renaud, un personnage pervers dans *Claudine en ménage*, il pervertit sa femme et en fait une victime en la jetant presque dans les bras de Rézi. Il va jusqu'à lui offrir la clef de la chambre où elles pourront s'ébattre, et c'est dans cette même chambre qu'il trompera sa femme avec le même partenaire : Rézi. Bref, Claudine pense que son mari possède une influence négative sur son caractère : au lieu de la guider sur le droit chemin, il la conduit vers un sentier interdit où elle se sent désemparée et attirée à la fois.

L'animosité de Colette pour les hommes atteint aussi le colonel Lambrook, le mari de Rézi. Rézi démontre que ses infidélités sont dues par l'incapacité de celui-ci à la rendre heureuse. Il est jaloux et possessif. Il constitue l'obstacle entre Rézi et Claudine, c'est l'ombre gênante qui apparaît brusquement, sans bruit, sans que Claudine ou Rézi s'y attendent « Par où êtes-vous venu ? S'écrie Rézi agacée »⁸⁰

Mais surtout, cet homme semble absent de sa vie, Renaud déclare à ce propos :

« Le colonel Lambrook est resté aux Colonies, son haillon physique est revenu seul. Il poursuit là-bas une vie ignorée, cesse de répondre dès qu'on lui parle de ses chères Indes, et

⁷⁹ Idem, p.412

⁸⁰ Idem, p.398

se mure dans un silence rogue pour dissimuler son émoi. Quel attrait de souffrance, de beauté, de cruauté chère le tient là-bas ? _ On l'ignore. »⁸¹

Le mystère qui entoure ce colonel Lambook est curieux, ce mystère concerne sa vie passée aux Colonies. Nous pouvons relevez dans ce passage le champ lexical du non-dit qui attise sa dissimulation. « Haillon physique » est une synecdoque qui suggère : le corps du colonel Lambook est à Paris et que son âme est restée aux indes. La présence de l'adjectif « chères » indique une importante valeur sentimentale associée aux Indes, cet homme renferme en lui un secret : peut-être une liaison, une seconde vie cachée... Mais ce secret restera un mystère car non dévoilé et il constitue l'entrave qui l'éloigne indubitablement de sa femme.

c- La femme : objet d'attention et de compréhension :

L'auteure laisse donc dans l'ombre les hommes pour mieux défendre la cause féminine. Notre corpus est présenté sous forme d'un journal, le journal intime de la narratrice, c'est pourquoi l'abondance de la focalisation interne : tout est vu et passe au crible des yeux de la narratrice et ceci laisse une grande place aux impressions personnelles de celle-ci.

Quand Claudine rencontre pour la première fois Rézi, elle fut décrite à travers le regard de la narratrice :

« Je suis occupée à la regarder, et j'aperçois vite une des réelles raisons de son charme : tous ses gestes, volte des hanches, flexion de la nuque, vif haussement d'un bras vers la chevelure, balancement orbiculaire de la taille assise, tracent des courbes si voisines du cercle que je lis le dessin, anneaux entrelacés, spirales parfaites des coquilles marines, qu'ont laissé, écrits dans l'air, ses mouvements. »⁸²

Dès les premiers contacts, Claudine fut subjuguée par cette séduisante Rézi, et c'est Renaud qui la devance dans ses propres sentiments, l'attrance de Claudine pour Rézi, en lui disant interrogativement avec « un sérieux taquin »: « Ne trouves-tu pas que Rézi a quelque chose de Luce... dans la peau ? »⁸³

Colette se sert de l'oxymore « sérieux taquin » pour montrer la contradiction qui existe entre son ton sérieux et son interrogation taquine. En effet, cette interrogation est fortement ambiguë : le terme de la comparaison « la peau » qu'auraient en commun Rézi et Luce n'est

⁸¹ Idem, p. 392

⁸² Idem, p. 388

⁸³ Idem, p.392

pas anodin et souligne implicitement l'attriance charnelle qu'éprouve Claudine pour ces deux femmes. La réaction de Claudine qui succède aux propos de Renaud nous éclaire, l'amour propre ou la pudeur de Claudine semble être touché devant cette vérité dévoilée ; elle se retourne mécontente et cherche le sommeil.

En fait, c'est pour cela que Claudine en veut à Renaud, alors qu'elle attendait de lui qu'il la protège (même contre elle), il va à l'inverse de ses désirs puisqu'il la conforte dans ses mauvais penchants.

Donc Colette ici jette la faute à Renaud, comme si c'est celui-ci qui lui a forcé la main, c'est Renaud qui endosse les responsabilités de ses actes à elle. Et Colette ne s'arrête pas là quand elle écrit :

« Moi, j'ai honte. Non ce n'est pas le mot tout à fait qu'il faut, j'ai plutôt... j'ai un peu... scandale. C'est cela, mon mari me scandalise. »⁸⁴

Lorsque Claudine entame sa relation avec Rézi, elle ne ressent aucun sentiment de culpabilité, au moment où le remords point en elle, elle se reprend. Le sujet « je » est laissé en suspens, il est d'ailleurs suivi de points de suspension. « Scandale » n'est pas syntaxiquement lié aux mots qui le précèdent et la tournure emphatique du début de la phrase pour prendre la fonction d'objet « me ». Et c'est « mon mari » qui prend la place de ce « je » et endosse par là même la culpabilité de son geste.

De plus, Colette semble toujours se préoccuper de son lecteur, lorsqu'il s'agit des protagonistes féminins, comme si l'auteure voulait rallier son lecteur à son point de vue, comme lors de la trahison de Claudine avec Rézi, Colette l'a manifestement préparée à l'avance. Claudine parle d'une « fêlure » qui persiste comme un fantôme dans son ménage et qui la détache de son époux. Elle insinue Renaud trop différent d'elle :

(La vérité, c'est que Renaud aime le bavardage des miroirs et leur lumière polissonne, tandis que je les fuis, dédaigneuse de leurs révélations, chercheuse d'obscurité, de silence et de vertige)⁸⁵

Ici, Colette utilise la personnification des miroirs : Renaud aimerait leur bavardage » tandis qu'elle fuirait « leurs révélations ». L'opposition de leur point de vue est marquée par

⁸⁴ Idem, p.

⁸⁵ Idem, p.484

les termes opposés qu'ils utilisent : « aime », « fuis », « dédaigneuse » ; « bavardage », « silence » ; « lumière », « obscurité », « vertige ». Claudine voulait-elle démontrer que son mari ne la comble pas ? Elle décide alors Renaud de passer à Montigny. Et dès qu'elle y mette pied, déjà que des images mélancoliques surgissent :

« Agile sur ses espadrilles muettes, la petite ombre de Luce en tablier noir ne va-t-elle pas tourner ce coin de mur, et se blottir à mes jupes, importune et tendre ?

Je trésaille et je sens mes joues frémir : agile sur des espadrilles muettes, une petite ombre en tablier noir entrebâille la porte du Grand Cours... Mais non, ce n'est pas Luce. »⁸⁶

Dans le premier paragraphe, l'atmosphère est à la rêverie, Claudine semble vouloir retrouver sa petite Luce. Et, brusquement, elle s'interrompt dans son récit, reprend les mêmes mots : « agile sur des espadrilles muettes, une petite ombre en tablier noir. » Le suspens est en son comble avec la suspension, on se demande si les espérances de Claudine deviendront réalité, puis elle semble répondre à une question posée, qu'elle-même s'est posée : « Non, ce n'est pas Luce. » Mais Claudine identifie Pomme à Luce, et tout au long de leur séjour à l'ancienne école, elle sera imprégnée de Luce, c'est pourquoi elle compare la petite Hélène à Luce. La narratrice est envahie du fantôme de Luce : « Ce que j'ai embrassé sur ta bouche pressante et malhabile, c'est seulement le fantôme de Luce ! »⁸⁷

Colette a donc préparer son lecteur à l'adultère que va commettre Claudine avec Rézi. Pendant leur séjour à Montigny, elle n'a cessé d'évoquer Luce qui se clôt par le baiser pour Luce, fait sur la bouche d'Hélène. Et au fur et à mesure que le roman avance, notre héroïne se détachera de son mari. Plus elle s'éloigne de lui, plus son désir pour Rézi s'accroît.

2- Homosexualité : une compensation personnelle :

Nous verrons dans ce qui suit en quoi l'homosexualité est présentée comme une compensation personnelle, et comment la beauté physique est mise en valeur par l'auteure.

a- L'exaltation de la beauté physique :

Devant tant d'êtres imparfaits et déçus dans leur attente d'un homme idéal, les femmes chez Colette vont se reporter sur la seule chose qui peut leur apporter selon elle, le plaisir

⁸⁶ Idem, p. 353

⁸⁷ Idem, p. 369

physique. On comprend alors pourquoi l'apparence physique occupe une place prépondérante dans les œuvres colettaines. Marcelle Biolley-Godino souligne justement :

« Ses héroïnes regardent les hommes comme généralement les hommes regardent les femmes, sans aucun vague à l'âme, mais en portant une grande attention à leur corps et aux promesses qu'il recèle. »⁸⁸

Ainsi, Claudine insiste sur le physique et la beauté de Renaud en le répétant plusieurs fois comme dans ce passage : « Il est beau, il est beau, je vous le jure ! »⁸⁹

Comme nous l'avons énoncé, les rôles sont inversés, chez Colette, ce n'est plus seulement la femme qui est objet de désir, elle se révèle en cela novatrice pour l'époque.

« Les personnages de Colette sont comme l'auteure sur ce plan, ils ont du mal à résister sur l'attirance physique. A travers son œuvre, Colette nous montre une peinture de la beauté masculine qui est tout à fait nouvelle, car elle lui accorde une place aussi importante qu'à celle de la beauté féminine. Selon elle, il y a égalité des sexes devant l'importance de la beauté et du pouvoir de séduction. Ainsi, les héros et les héroïnes possèdent-ils le même atout pour séduire leurs partenaires », nous affirme Siriwan Sornwong.⁹⁰

C'est ainsi que le personnage de Rézi apparaît comme la personnification du désir dans *Claudine en ménage* : elle séduit hommes (Renaud et Marcel) et femme (Claudine). Aussi, dans *Claudine à Paris*, Claudine insiste et s'extasie par deux fois devant la beauté de Marcel, son neveu :

« Dieu, qu'il est joli !

Je lui donne la main sans rien dire, tant je le regarde. Je n'ai jamais rien vu de si gentil. Mais c'est une fille, ça ! C'est une gobette en culottes ! Des cheveux blonds un peu long, la raie à droite, un teint comme celui de Luce, des yeux bleus de petite Anglaise et pas plus de moustache que moi. Il est rose, il parle doucement. »⁹¹

⁸⁸ Marcelle Biolley-Godini, *L'Homme objet chez Colette*, p.75

⁸⁹ Colette, *Claudine en ménage*, p. 344

⁹⁰ Siriwan Sornwong, *Le problème de l'amour dans l'œuvre de Colette*, p. 22

⁹¹ Colette, *Claudine à Paris*, p. 216

On se rend compte que Colette met en relief les atouts du corps masculin, et cette description de Marcel montre l'homme dans toute sa beauté. On remarque aussi qu'il porte les marques de la beauté féminine qui sautent aux yeux, Claudine s'écrie : « Mais c'est une fille, ça ! » avant même de savoir les périples amoureux de ce garçon. C'est ici que Colette attire notre attention sur la thématique de l'homosexualité.

b- Compensation personnelle :

L'homosexualité est très présente dans les œuvres de Colette, surtout l'homosexualité féminine. L'héroïne de la série des *Claudine* étant adolescente, éprouvait une amitié très tendre dans *Claudine à l'école* pour Mademoiselle Aimée son institutrice, plus tard, Claudine jettera son dévolu sur la sœur de celle-ci mais cette amitié demeurait toutefois dans la chasteté ; une fois adulte, dans *Claudine à Paris*, Luce attire Claudine dans son nouvel appartement et lui propose d'aller plus loin mais elle rejette furieusement la petite Luce sous prétexte que son ameublement ne lui convenait pas, en réalité, c'est la relation incestueuse que Luce entretenait avec son oncle qui la dégoûte. Finalement, elle passe à l'acte et consomme sa liaison avec la séduisante Rézi dans *Claudine en ménage*. Elle apparaît également dans la série des *Claudine*, comme on l'a déjà énoncé, l'homosexualité entre la directrice : Mademoiselle sergent et l'institutrice Aimée ; quant à la pédérastie, Colette fait l'ébauche de ce thème dans *Claudine en ménage* avec le personnage de Marcel.

Le lesbianisme est donc toléré dans la société de l'époque, c'était même récurrent : ainsi, Colette à travers Renaud, en homme résolument moderne, accepte l'idée, dans l'absolu, d'une relation très poussée entre deux femmes. Toutefois, la réaction de Renaud étonne, il presse sa femme de lui raconter l'histoire de Luce avec un empressement malsain, de la même façon qu'il se montre plein d'entrain à l'idée que sa femme puisse faire l'amour avec Rézi :

« Ah ! ça mademoiselle (il gronde pour rire, les bras croisés, comme papa) _ ah ! ça mais nous sommes amoureuse. »⁹²

Lorsque Renaud comprend que sa femme est attirée par Rézi, sa réaction est l'opposée de ce qu'on n'aurait pu imaginer, il n'est même pas jaloux à l'idée d'être trompé par sa femme. La situation tourne au comique : « il gronde pour rire ». De plus, l'emploi du pronom personnel « nous » utilisé pour la personne de Claudine offre une certaine complicité entre sa femme et lui. Mais sa curiosité change parfois en une réelle perversion. Quand Claudine

⁹² Colette, *Claudine en ménage*, p. 407

vient de chez Rézi, il paraît que Renaud est tellement curieux : « Il cherche dans mes cheveux, sur mes mains, sur ma bouche, la vérité que je ne veux pas lui dire »⁹³ et trois pages plus loin : « Mais il sait tout, à peu près et sans détails, et cette certitude lui communique une fièvre singulière. »⁹⁴ Les différentes parties du corps sont ici personnifiées, car elles ont un langage particulier qui révèle à Renaud ce que sa femme refuse de communiquer par la parole. Et Claudine perçoit que cela lui communique une « fièvre singulière » qui est à prendre dans le sens de désir inattendu. Ainsi, Renaud a le goût des situations illicites.

C'est toujours par l'intermédiaire de ce personnage que Colette affirme que le saphisme permet à la femme d'échapper au joug de la vie quotidienne pesante :

« Si j'osais (mais je n'oserais pas), je dirais qu'à certaines femmes il faut la femme pour leur conserver le goût de l'homme. »⁹⁵

Colette fait preuve d'humour quand elle utilise les parenthèses « mais je n'oserais pas », Renaud est en train de le dire ! il utilise la subordonnée hypothétique « si j'osais », il est évident que s'il le dit, c'est parce qu'il a voulu et qu'il a osé le dire. En fait, il voulait démontrer que ce qu'éprouve une femme pour une autre femme est différent de l'amour hétérosexuel, loin d'exclure l'homme, cette situation au contraire permet mieux à certaines femmes de mieux supporter la relation homme-femme. D'ailleurs, Colette en a déjà fait allusion quelques lignes auparavant par l'intermédiaire de Renaud : « Vous pouvez tout faire, vous autres. C'est charmant, et c'est sans importance... (...) Une consolation de nous, une diversion qui vous repose. »⁹⁶ Colette est volontairement imprécise quand elle emploie le verbe « faire » dans l'expression « tout faire ». Cet euphémisme fait allusion au saphisme, de la même manière, elle utilise un indéfini « vous autres » dont nous devinons le représentant, les femmes. Cela prête à confusion mais d'après les dires de Renaud, et il se fait porte-parole de la conception de ce XIXème siècle, il considère que le lesbianisme est un sujet qui ne vaut pas la peine qu'on s'y attarde, inconséquent et « sans importance » comme il le dit lui-même. Mais par contre, lorsqu'il s'agit de la pédérastie, toujours selon Renaud, le porte-parole de l'époque, il condamne l'homosexualité de son fils en ces termes : « Ces histoires me soulèvent d'une telle horreur. » Plus encore, quand Claudine lui demande :

⁹³ Colette, *Claudine en ménage*, p. 432

⁹⁴ Idem, p.435

⁹⁵ Idem, p. 409

⁹⁶ Idem, p. 409

« Pourquoi (...) souriez-vous, aguiché, presque approbateur, à l'idée que Luce me fut une trop tendre amie ? ... à l'espoir, _ je répète, l'espoir ! _ que Rézi pourrait devenir une Luce plus heureuse ? »⁹⁷

Il répond : « Ce n'est pas la même chose ! »

De notre époque, nous nous serons étonnés de sa réponse mais apparemment c'était le cas au XIXème siècle. Comme nous l'avons dit, Renaud ne se fait que l'écho de son temps. L'homosexualité masculine est proscrite par la société du début du XXème siècle et les ouvrages traitant de thèmes pédérastiques étaient censurés, leurs auteurs poursuivis. L'homosexualité masculine apparaissait comme un danger à la société tout entière, en la persécutant, on montrait qu'on la redoutait.

Ce qui n'est pas le cas de l'homosexualité féminine qui n'exclut pas l'homme, on l'a dit, légitimée par une société très pesante et contraignante pour la femme. C'est pourquoi Renaud et Claudine se montrent d'une extrême tolérance à son égard. Michèle Sarde l'évoque ainsi : « la tolérance envers l'homosexualité féminine n'est nullement l'effet d'une indulgence particulière. » Et elle continue :

« Simplement, elle apparaissait comme inoffensive (...). Son choix n'est pas considéré comme une liberté mais celui d'une frustration et d'une volonté de compensation.

Pour l'opinion publique, la lesbienne ne choisit pas la femme, elle fuit l'homme, ce qui est tout différent. »⁹⁸

Colette estime alors que l'homosexualité féminine est loin d'être une perversion érotique. Elle la conçoit comme le rapprochement de deux femmes qui cherchent compensation loin d'un être décevant. N'est ce pas son propre cheminement, qui était passé par Willy, que Colette trace ici ?

B- Une connotation de liberté

1- Vers le chemin de la liberté :

Dans les œuvres colettiennes, nous avons pu constater que Colette fait une peinture féroce de l'homme, l'homme n'est plus présenté comme un dieu, la femme, elle, ne semble plus voir l'homme des yeux aveugles de l'amoureuse et ne fera plus objet de nombreux

⁹⁷ Idem, p. 409

⁹⁸ Michèle Sarde, *Colette, libre et entravée*, p. 243

sacrifices. Désormais, les personnages féminins ne sont plus prêts à faire don de leur existence à l'homme, ceci met en avant l'aspect novateur chez Colette, qui se situe en marge des écrivains de son temps. Même si Colette refuse catégoriquement d'être considérée comme une féministe, elle contribue pourtant à travers ses personnages féminins à dénoncer la lourdeur de cette société phalocratique qui opprime la liberté individuelle.

En ce qui concerne l'homosexualité, Colette ne se situe pas en marge de son temps, elle se montre le reflet. « Les années folles » qu'on peut situer entre 1920 et 1930 se caractérisent par un déchaînement des mœurs. Et dans notre corpus, Colette y laisse des traces, prenons le cas des femmes qui veulent s'affranchir de l'oppression masculine.

Il n'est pas étonnant dans de tel contexte que le lesbianisme s'affiche ouvertement. Il présente même le symbole d'un défi pour les femmes contre les abus commis par les hommes et leur caractère imparfait. Carmen Boustani énonce clairement :

« Ce nouveau type de femme qui tient de Claudine et de la garçonne veut abolir tout ce qui entretient l'idée d'une différence autre que biologique entre l'homme et la femme. »⁹⁹

Par le personnage de Claudine, Colette a su revendiquer la liberté à la femme : à commencer par sa coiffure.

Effectivement, Claudine garde toujours après des années, dans *Claudine en ménage*, les principaux caractères qui faisaient d'elle un type dans *Claudine à l'école*. Jacques Dupont l'analyse ainsi :

« Elle incarne (...) un bon petit diable, un peu peste, garçonne, polissonne, libérée des corsets de la convention, bref une jeune fille en voie d'émancipation, en phase avec la nature comme avec le naturel (...) mais sans qu'elle transgresse véritablement les conditions féminines d'alors. »¹⁰⁰

Ainsi, Colette fait du personnage de Claudine, l'image de la femme en voie d'émancipation, nombreux sont les éléments qui justifient cet état des faits, comme la coiffure ou l'ambivalence sexuelle.

a. Les révélations de la coiffure :

⁹⁹ Carmen Boustini, *Le roman féminin et l'écriture féminine dans l'œuvre de Colette*, p. 41

¹⁰⁰ Jacques Dupont, *Colette*, p.11

La chevelure en cette époque est révélatrice d'un état d'esprit, car d'abord celle-ci est le signe de la féminité et cela implique la soumission à l'homme. L'auteure elle-même dans son adolescence avait les cheveux qui mesuraient un mètre cinquante huit, à peu près sa taille, et Claudine pareillement, à l'image de sa créatrice dans *Claudine à l'école*. Cette longue chevelure est une forme d'oppression car sa longueur, oblige parfois les jeunes filles à se lever très tôt le matin faute de peiner ses cheveux. Mais pas question de les couper, nos grands-mères portaient ce label d'esclavage comme une chaîne disait Michel Sarde.

Toutefois, depuis *Claudine à Paris*, Claudine arbore une toison coupée, sans doute, Colette fait référence à son vécu (elle aussi a du couper ses cheveux puisque Willy, cet homme autoritaire voulait transformer l'auteure des *Claudine* en Claudine pour l'exhibition des « twins »). Mais la coiffure de Claudine n'est pas si spécifique parce que beaucoup de femmes étaient coiffées de la sorte à l'époque, c'était ce qu'on appelle une coupe à la garçonne. Ces femmes étaient coiffées comme les hommes, quelques fois elles s'habillaient comme eux pour défier cette société patriarcale qui les opprassait.

Le changement de coiffure est donc comme un symbole de la libération de la femme. « Colette ressent un vif sentiment de soulagement, de libération »¹⁰¹ analyse Michèle Sarde.

b. L'ambivalence sexuelle des héroïnes de Colette :

Mais cette coiffure à la garçonne ne véhiculait pas uniquement l'idée de la libération de la femme, grâce à cette coupe, leur liberté sexuelle est aussi mis en relief quand Claudine relate :

« Grâce à ma coiffure courte et commode, (...) j'inquiète également les femmes et les hommes. »¹⁰²

L'utilisation de l'adjectif « commode » porte à confusion, cette phrase est aussi ambiguë, la narratrice sépare « les femmes » et les « hommes » en deux clans distincts, pourtant, il n'y a pas lieu de les séparer dans la mesure où leurs desseins se rejoignent, ils n'arrivent pas à déterminer les préférences sexuelles de Claudine : devant leur échec dans la conquête de celle-ci, les professionnelles des salons s'étonnent qu'elle préfère les hommes ; devant le vif rejet de Claudine, les hommes pensent qu'elle est lesbienne. Car cette vertueuse société ne cessera jamais de nous étonner dans ses mœurs. C'est cette ambivalence sexuelle « acceptée » par la société qui a poussé Claudine dans les bras de la belle Rézi. Colette a toujours fait

¹⁰¹ Michèle Sarde, *Colette libre et entravée*, p. 181

¹⁰² Colette, *Claudine en ménage*, p. 401

preuve de liberté, liberté de créer mais également liberté de vivre sans contraintes et sans tabous: en cela, George Sand et Colette furent des pionnières. «Je veux faire ce que je veux. Je veux jouer la pantomime, même la comédie. Je veux danser nue si le maillot me gêne et humilie ma plastique... Je veux chérir qui m'aime et lui donner tout ce qui est à moi dans le monde: mon corps rebelle au partage, mon cœur si doux et ma liberté! Je veux... Je veux! ...», écrit Colette dans *Les vrilles de la vigne*. Colette veut tout, le plaisir, la liberté, le bonheur. S'assujettir, si bon lui semble, mais seulement, pouvoir choisir toujours.

2- Liberté retrouvée

Cette soif de liberté incite souvent à la révolte, l'image de la femme soumise semble avoir quittée les œuvres colettaines. Claudine dans *Claudine en ménage* se révolte contre l'attitude de l'homme (Renaud), quand il la trompe avec Rézi. Mais l'accouchement de la liberté ne va pas sans douleur, pour mener vers cette libération, l'auteur n'utilise que des vocabulaires hyperboliques : « m'a clouée au trottoir », « au pas de la course », « prendre au bouton de cuivre », « sonner à tout briser ». Colette utilise aussi des comparaisons pour traduire son désarroi : « Claudine est raide « comme une poupée », elle est comme « dans un cauchemar ».

Les marches sont devenues comme « des cotons hydrophiles.» Tout cela pour préparer le lecteur au drame qui va se dérouler. Le « ils » de « *ils* ne viendraient pas » est en italique, et la parenthèse de Claire est étroitement liée à l'intrigue : « C'est comme dans les livres, n'est ce pas, la vie ? »¹⁰³ Cette phrase nous prépare toujours de ce qui va suivre, elle nous met en haleine, et brusquement, le ton change, l'auteure utilise aussi un langage paradoxal, car c'est dans un livre qu'elle écrit ceci :

« Dans les livres, celles qui arrivent pour se venger tire deux coups de feu au minimum. Ou bien, elle s'en va, laissant la porte retomber, et son mépris sur les coupables, avec un mot écrasant... Moi, je ne trouve rien, je ne sais pas du tout ce qu'il faut que je fasse, voilà la vérité. »¹⁰⁴

Son monologue intérieur nous permet de s'identifier à la narratrice, et de comprendre son désappointement. En vue de rallier le lecteur à l'héroïne, sans doute Colette fait allusion à ses propres convictions personnelles, Claudine semble en effet dépossédée d'elle-même à l'idée

¹⁰³ Idem, p.463

¹⁰⁴ Idem, p. 483

de la double trahison de Renaud et de Rézi. Malgré ce qu'elle-même a fait, le lecteur ne peut s'empêcher de prendre le parti de Claudine contre Renaud, forcément le lecteur la comprend et compatie, elle est livrée à elle-même avant de trouver une stricte maîtrise de soi : furieuse, puis apaisée, elle affirme : « je suis Claudine »¹⁰⁵ comme pour retrouver sa dignité perdue. Elle se sent la plus forte devant ce Renaud méprisable et cette Rézi séductrice. La situation est renversée, elle retrouve son identité et déclame : « Je sais maintenant où je vais »¹⁰⁶. Cette phrase n'est pas à prendre au sens propre des termes, en fait, elle signifie qu'elle est de nouveau la Claudine de *Claudine à l'école*, celle qui est maîtresse de son destin. C'est au moment où sa colère s'attenue qu'elle s'enfuit à la campagne. Le concept de libération est marqué par le départ de Claudine, elle quitte définitivement Paris pour retrouver une illusoire consolation après la double trahison de Renaud et de Rézi.

Nous comprenons de mieux en mieux dès lors les écarts et les préférences de notre narratrice pour ces amours dites à l'encontre de la morale de la société de l'époque. Nous savons maintenant que d'abord, la situation sociale de la femme au XIXème siècle ne lui accordait aucune indépendance, elle est sous la tutelle de son père ou de son mari, le cas échéant, elle se doit d'être entretenue pour survivre. C'est ce qui s'est déroulé dans la vie de Luce. Elle a du accepter les avances de son oncle pour échapper à la pauvreté et pour ne pas finir dans la rue. Pour notre héroïne, ses raisons sont d'ordres émotionnels, elle voulait substituer son père à Renaud qui semble être un père idéal. Mais derrière cette quête de père idéal se cache en fait la peur de la solitude, en effet notre héroïne ressemble à sa créatrice en ce fait, les deux redoutent dangereusement la solitude physique ainsi que la solitude morale. A cela s'ajoute aussi le désir d'échapper à l'emprise de l'homme, cet être qui incarne l'imperfection. Colette n'a cessé de nous livrer dans ses écrits la peinture d'hommes médiocres, qui n'ont jamais été compris du lecteur. Elle s'est montrée réellement novatrice en ce sens ; par contre elle a fait en sorte que ses héroïnes soient proches de ses lecteurs pour que ces derniers puissent mieux les comprendre. C'est ainsi que Colette aborde par la suite l'homosexualité féminine, elle peint cette homosexualité comme un moyen d'échapper au joug de la vie pesante de la femme. Ainsi l'homosexualité connote la liberté, d'autant plus que le lesbianisme a été toléré à cette époque. Mais cette grande soif de liberté incite souvent à la révolte : en effet, Claudine s'est révoltée contre son époux dans *Claudine en ménage*, et le quitte temporairement pour retrouver sa liberté à Montigny.

¹⁰⁵ Idem, p. 464

¹⁰⁶ Idem, p. 464

Mais cette trêve fut de courte durée, car malgré le fait que l'homme soit présenté comme un être repoussant, et que la femme se soit révoltée, et recouvre sa liberté, elle finira par rebrousser chemin. En fait, Colette éprouve un sentiment ambivalent face à la liberté, elle l'appelle et la repousse pour prendre le chemin de la cage dorée, Michel Sarde parle de « l'attrait de la chaîne »¹⁰⁷. C'est ce que nous allons expliquer dans notre prochaine analyse.

III- L'AMOUR, UNE PRISON DANS LES CLAUDINE:

A- Les héroïnes colettaines : Piégées par l'amour

Claudine à Paris et *Claudine en ménage* montrent l'image de cette jeune fille amoureuse de l'Amour, elle rêve toujours d'un être qui saurait la comprendre tout entière. On peut dire que les héroïnes des œuvres romanesques de Colette entretiennent un rapport très particulier à l'amour, certainement, elles sont les miroirs de leur créatrice.

Jean-Pierre Duquette a fait une fine analyse concernant cet état des faits :

« Ces amantes sont éprises de l'amour, et rien ne pourra jamais les combler. Forme d'absolu si l'on veut cette idée de l'amour nourrit une attente tellement profonde qu'elle est destinée à être toujours déçue. »¹⁰⁸

Claudine dans *Claudine à Paris* était tellement ravie d'avoir trouvé son maître :

« Comme il a vite dompté ma mauvaise-té, l'autre jour ! ç'a été lâcheté pure de ma part, et non courtoisie. Obéir, obéir, humiliation que je n'ai jamais subi _ j'allais écrire savourée. Savourée, oui. C'est par perversité que j'ai cédé, je crois. A Montigny, je me serais laissé hacher plutôt que de balayer la classe à mon tour quand ça ne me disait pas. Mais peut-être que si Mademoiselle m'avait bien regardée avec des yeux gris-bleu couleur Renaud, j'aurais obéit plus souvent, comme je *lui* ai obéi, tous mes membres engourdis par une mollesse inconnue. »¹⁰⁹

Le lecteur assiste à la naissance du sentiment amoureux de Claudine pour son cousin l'oncle ; chez Claudine, l'amour est toujours associé à la soumission, c'est pourquoi Colette use du verbe « dompter ». Claudine se montre un peu masochiste quand elle évoque le fait de s'humilier à obéir, elle l'avoue clairement : « c'est par perversité que j'ai obéi », la part de

¹⁰⁷ Michel Sarde, Colette, *libre et entravée*

¹⁰⁸ Jean-Pierre Duquette, *La fatalité de l'amour chez Colette*, p. 38

¹⁰⁹ Colette, *Claudine à Paris*, p. 307

masochisme se révèle dans ce qui suit : « savourée, oui » qui est à prendre dans le sens d' « aimer ». Nous l'avons déjà dit, Claudine à l'école représentait un type, ce passage fortifie cette idée : « A Montigny, je me serais laissé hacher plutôt que de balayer la classe à mon tour quand ça ne me disait pas. » « Se laisser hacher » montre une image très violente, mais l'héroïne le préfère à l'obéissance, elle était une Claudine déchaînée et indomptable. Mais pour Renaud et uniquement pour lui elle est prête à se soumettre volontairement.

Claudine semble être décidée, quand elle écrit :

« Ma liberté me pèse, mon indépendance m'excède ; ce que je cherche depuis des mois, _ depuis plus longtemps _ c'était sans m'en douter, un maître. Les femmes libres ne sont pas des femmes. »¹¹⁰

Sa liberté en effet lui pèse lorsqu'elle a écrit ces mots, la liberté apparaît comme une intruse indésirable, Claudine l'injurie pour mieux la rejeter. Le rapprochement entre « la liberté » et le « maître » est fait pour montrer ce paradoxe dans les sentiments de l'héroïne. Une telle sincérité surprend tellement, Colette peint l'amour dans tout ce qu'il y a de paradoxal, au lieu de se révolter contre l'enchaînement qu'implique un lien d'amour, l'amoureuse Claudine le cherche et éprouve à son égard une certaine fierté :

« Vous savez quelle liberté on me laisse : toute cette liberté-là, je vous la donne, je voudrais vous donner toute ma vie... Mais vous avez des affaires dehors. Quand vous serez libre, vous viendrez ici, et j'irai aussi chez vous... Chez vous ! Vous ne la trouverez plus trop gravure dix-huitième siècle, votre maison, pour une Claudine qui sera tout à vous. »¹¹¹

Dans ce passage, Claudine s'offre à Renaud pour devenir sa maîtresse par peur que la société pense qu'elle est une femme intéressée. Nous ne cessons de nous étonner du paradoxe des sentiments de Claudine, elle est follement amoureuse de Renaud mais veut l'aimer en maîtresse, sans accéder au rang d'épouse. Quand elle énonce : « Quand vous serez libre, vous viendrez ici », cela suggère que Renaud peut encore s'affairer dehors, autrement dit, il peut encore voir d'autres femmes et quand l'envie lui vient de voir Claudine, il sera « libre » de venir. En cela se voit aussi la part de masochisme dans lequel la narratrice est prête à se confiner, Michèle Sarde en fait une analyse complète :

¹¹⁰ Idem, p. 325

¹¹¹ Idem, p. 333

« L'attrait de la chaîne avec cette face obscure, ne s'explique pas seulement par le plaisir de souffrir. Le masochisme figure dans la composition psychologique complexe de tout être humain, homme ou femme, bien qu'il ait été privilégié et développé chez les femmes du fait de leur condition historique. »¹¹²

Peut-on alors affirmer que ce masochisme était déjà enfoui dans l'être profond de Colette et l'avait simplement mis sur papier à travers le personnage de Claudine ? Ce dont on est sûr c'est que Colette fait de Claudine un personnage à multiple facettes, libre, elle veut dépendre de Renaud, car elle est prise au piège de l'amour.

En amour, il n'y a jamais de juste milieu chez Colette : la femme est soit libre, soit entravée. A partir du moment où elle se trouve en couple, elle est nécessairement dans un rôle inférieur à l'homme. Mais comme Colette, ses héroïnes ne peuvent s'empêcher de faire la quête de celui-ci et de souffrir. Elles sont en ce sens le miroir de leur auteure, Colette elle-même semble être résignée quand elle écrit :

« Je m'étais mise à souffrir avec un orgueil et un entêtement intraitable. »¹¹³

Ses héroïnes et elle-même semblent s'être habituées à la tristesse. Cela est-il dû à un état inhérent à l'amour ou au conditionnement de la société ? Peut-être un peu des deux...

B- Amour : entrave à la liberté de Claudine

La plupart des romans de Colette exploitent un thème précis : les héroïnes doivent toujours se résoudre au choix cornélien entre amour et liberté. *Dans Claudine à Paris*, l'héroïne est prise au piège de l'amour tandis que la narratrice de *La vagabonde* préfère sa liberté à l'homme.

1- La révolte :

Claudine, dans *Claudine en ménage*, se révolte contre l'attitude de l'homme. A la découverte de l'infidélité de son mari, elle s'enfuit à Montigny. Encore une fois, Colette s'inspire de ses propres convictions. Ce n'est pas par hasard si Claudine retourne à Montigny lors de sa rupture avec Renaud. C'est parce qu'elle espère retrouver là-bas le paradis perdu de son enfance où elle se sentait à l'abri :

¹¹² Michèle Sarde, *Colette libre et entravée*, pp. 183-184

¹¹³ Colette, *Mes apprentissages*.

« Toute ma journée s'écoule à chercher, pas à pas, miette à miette, mon enfance éparsse »¹¹⁴ ou encore : « Je veux, comme j'étais petite fille, me lever avant le soleil »¹¹⁵.

Sans doute, Colette fait référence à son enfance choyée au près de sa mère, Sido. Mélie joue ici le substitut de sa mère dans *Claudine en ménage*. Le « sein » de Mélie, évoqué plusieurs fois dans notre corpus, met en avant le rôle de la mère nourricière. Une fois à Montigny, elle retrouve le statut d'un enfant et laisse son statut d'épouse, la femme de Renaud. D'ailleurs, Mélie la considère toujours comme un enfant, quand elle la réprimande :

« C'est du propre, une si jolie robe ! »¹¹⁶

Ou quand Mélie l'appelle par un surnom enfantin « ma guéline ».

L'enfance est un monde merveilleux à l'abri des réalités et des souffrances, c'est pourquoi Claudine veut replonger dans son enfance, elle veut oublier les rapports humains décevants. Et apparemment elle y arrive, elle est loin de la « fêlure » qu'elle ressentait au côté de Renaud.

2- Le pardon :

Claudine cherche le repos à Montigny au contact de la nature apaisante qu'elle aime tant. Elle y parvient mais cela est de courte durée. Car il lui revient toujours en mémoire la double trahison de Rézi et de Renaud. Comme quand elle a voulu rendre visite à son ancien école, elle s'avise :

« Et puis, j'y trouverais peut-être la petite Hélène, cette future Rézi... Non, non. »¹¹⁷

Elle est impitoyable et rancunière : elle trouve même la glycine en faute :

« La glycine qui escalade le toit a défleuri ses grappes charmantes... Tant mieux ! Je pardonne difficilement aux fleurs de glycine d'avoir paré les cheveux de Rézi... »¹¹⁸

Mais elle n'arrive pas à oublier ni à trouver repos, elle associe les guêpes, à cause de leur battement, aux cils de la traîtresse Rézi. Renaud aussi a sa part de culpabilité :

« Ren... Non, je ne veux plus penser à lui »¹¹⁹

¹¹⁴ Idem, p.471

¹¹⁵ Idem, p.472

¹¹⁶ Idem, p.475

¹¹⁷ Idem, p.467

¹¹⁸ Idem, p.468

L'héroïne est blessée profondément par ses malheurs à Paris. Et même Montigny, qui lui est cher ne l'aide à oublier. Plus le temps passe, plus Claudine sent la souffrance d'être éloignée de son unique amour. Sa peine, d'épouse trahie lui importe peu en comparaison à ce qu'elle pense à ce que Renaud souffre de tristesse, de solitude :

« Que j'ai mal, que j'ai mal ! Je sanglote, assise par terre, la tête au flanc rude du noyer. J'ai mal de ma peine ; j'ai mal, hélas ! de la sienne... je ne savais pas encore ce que c'était qu'un "chagrin d'amour", m'en voilà deux à présent ; et je souffre du sien plus encore que du mien... Renaud, Renaud !... »¹²⁰

Ici, chaque mot important et repris deux fois pour renforcer leur sens et par la suite le sens est amplifié. Et « la tête au flanc du noyer » communique une certaine image : Colette personnifie le noyer, il est comme une épaule qui réconforte et c'est en lui qu'elle prend ressource. La nature, en effet, à la fin de *Claudine en ménage* ne se réduit pas à un simple décor ; bien au contraire, elle joue un rôle de premier plan. Claudine prend force à son contact, comme un prolongement d'elle-même. Colette fait encore preuve de grande âme quand elle est désolée pour la peine de son mari « j'ai mal, hélas de la sienne (...) je souffre du sien plus encore que du mien. » N'est pas la une révélation du véritable amour ? Faire preuve de compréhension et savoir se mettre à la place de l'autre !

Dès lors, un combat se livre en elle entre la raison et l'amour. Mais pouvons-nous être libres de ce qu'on aime ? Et chez cet être de passion, la raison sort vaincue par avance. Les actes précèderont la pensée. Pendant que sa bouche nous dit : « Ren... je ne veux plus penser à lui. » Son cœur a déjà fait son choix car elle cherchera l'amour partout où elle pensera le trouver. Quand bien même elle niera l'évidence, en ce passage quand elle soupire :

« Ce soupir-là qu'est ce qu'il veut dire ? C'est un soupir de soulagement, je n'en veux pas douter. »¹²¹

Le lecteur avisé comprend que c'est un soupir de regret, le regret de l'être aimé. Ce qui l'empêche de voir clair dans son amour pour son mari, c'est son amour propre, lorsque son amour propre est touché, il en va autrement en ce qu'elle ressent l'impression de déchoir. Nous comprenons facilement les actes de l'héroïne, bien avant elle. Cette scène en fait, prépare la fin du roman. Claudine pardonnera à Renaud, pis encore, c'est elle qui demandera

¹¹⁹ Idem, p. 474

¹²⁰ Idem, p.468

¹²¹ Idem, p.476

d'être pardonnée. Au final tout rentre dans l'ordre, Claudine recolle les pots cassés, dans le respect des bonnes mœurs de l'époque, la femme revient à sa place, près de son mari. Cette finalité peut être expliquée par le fait que Colette espérait encore en leur couple, n'y a-t-il pas aussi une certaine idéalisation du couple Renaud-Claudine, le couple idéal ? En fait, c'est l'aspiration de Colette même qu'elle relate dans ses œuvres.

Dans notre corpus, *Claudine en ménage*, les figures féminines se révoltent contre l'amour. Bien que cette révolte soit de courte durée, ce livre marque un pas vers la libération. Et c'est seulement dans *La retraite sentimentale* que l'amour laisse place à la liberté.

Bref, à force de demeurer dans le monde du rêve, la femme refuse de se confronter à la réalité, étant donné que la réalité ne lui fait guère de cadeaux. Colette comme ses héroïnes vivent un rêve éveillé, elles ont trop voulu vivre dans l'idéal absolu, qui ne saurait exister. Le conditionnement de la société nourrisse en elles ce désir de l'absolu, qui ne fait que brutaliser leur réveil dans le réel. En effet, la conception du mariage, établie par la société est souvent source de déception au sein du couple, en particulier pour la femme. Le mariage, qui est régi par des lois rigides se solde souvent par un échec. Mais la femme, cet être fait d'émotion et de sentiment, se fait souvent piéger par l'amour. En ce sens, l'amour constitue leur prison mais qu'elle accepte volontairement, cela révèle une part de masochisme de l'écrivaine. Certes, les héroïnes colettaines se révoltent parfois, mais l'attrait de la chaîne est très grand au point de les inciter à oublier définitivement leur liberté. C'est dans ce sens que l'amour apparaît comme une entrave à la liberté. Une question nous brûle les lèvres : pourquoi cette appréhension particulière de l'amour ? Pour y répondre, nous nous épancherons sur deux points en particulier : d'abord, quelle part appartient au mythe et quelle part correspond au réel ? Ensuite, A quel(s) résultat(s) s'attendre ?

IV- LE MYTHE ET LA REALITE CHEZ COLETTE:

Dans son œuvre biographique consacrée à Colette, Michèle Sarde affirme qu'il y a sûrement un décalage entre la bonté promise aux jeunes filles du XIXème siècle et la réalité de l'exténuant labeur conjugal. En effet, elles sont souvent prisonnières d'une certaine image, inculquée et promise par la société.

A- L'idéal féminin

Au bout de notre analyse, nous pouvons dire que l'amour chez Colette comporte toujours quelques failles, par exemple, l'amour de Claudine pour Renaud comportait une « fêlure », dans *Claudine en ménage*, Claudine essaie de peindre un amour idéal entre elle et Renaud, mais malheureusement, celui-ci l'a trahie avec Rézi. La vérité c'est que cet amour entre Renaud et Claudine ne peut se concevoir dans la réalité en ce qu'il appartient dans le monde du rêve. Ce que nous pouvons dire est que Colette a véhiculé dans ce couple ses propres aspirations, elle a certainement voulu d'un Willy amoureux et fidèle, et c'est par le protagoniste de Renaud qu'elle l'a transmis. Sans doute, son départ à Montigny marque la présence de la « fêlure » au sein du couple, mais Colette use de son art de l'écriture pour réparer les pots cassés et pour purifier Renaud en quelques phrases :

« ... Qu'ai-je fait de bon pour lui est pour moi, en dix-huit mois ? Je me suis réjouit de son amour, attristée de sa légèreté, choquée de ses façons de penser et d'agir _ tout cela sans rien dire, en fuyant les explications, et j'en ai voulu plus d'une fois à Renaud de mon propre silence. »¹²²

Nous nous étonnons un peu de l'attitude que fait adopter Colette à son héroïne : il semble que Claudine prend tout sur elle, elle est fautive faute d'avoir gardé le silence et un peu plus loin elle ajoute encore : « Tout est à recommencer. Tout est, Dieu merci, recommençable. » Nous n'arriverons jamais à cerner cette Claudine, avide de liberté mais tellement amoureuse. Pour l'expliquer, il faut nous placer dans le contexte de l'époque, pendant cette période où Colette écrivait *Claudine en ménage*, le couple Willy-Colette était en plein essor, c'est à cette époque que Polaire interprétait le personnage de Claudine, et Willy paradait dans tout Paris avec les « twins ».

Cette purification de Renaud se clôt par la lettre qu'elle lui a écrite, dans laquelle elle lui demande son pardon et lui dit encore :

« Je ne retournerai pas à Paris. Vous m'avez confiée au pays que j'aime. Venez donc me retrouver, m'y garder, m'y aimer. Si vous devez me quitter quelquefois, par force ou par envie, je vous attendrai ici fidèlement, et sans défiance. Il y a dans ce Fresnois assez de beauté, assez de tristesse pour que vous n'y craigniez pas l'ennui, si je reste au près de vous... Car j'y suis plus belle, plus tendre, plus honnête. »¹²³

¹²² Colette, *Claudine en ménage*, p. 480

¹²³ Idem, p.481

Claudine espère encore trouver le bonheur dans son ménage et elle n'hésite pas à se soumettre poings liés à son mari : « je vous attendrai ici fidèlement, et sans défiance » est le symbole de sa soumission, et l'invitation qu'elle lance à son mari renferme de belles promesses : « j'y suis plus belle, plus tendre, plus honnête » pour souligner qu'elle ne s'appartient plus mais qu'elle est tout entier à son époux... Dans l'espoir que lui aussi lui appartiendra. Colette se réfère encore à ses expériences personnelles, pourtant aucun homme n'appartient à aucune femme, c'est pourquoi dans le cas de Colette l'abandon et la soumission totale échouent et se terminent par un divorce avec Willy, ce que Colette a symbolisé avec la mort de Renaud dans *La retraite sentimentale*.

A l'instar de son auteure, Claudine vit aussi un rêve éveillé et cet amour relève du désir sublimé : « Une partie du désir de Colette s'investit dans la sublimation d'un couple idéal. »¹²⁴

Mais la réalité rattrapera toujours Colette, car :

« L'éducation qu'on donnait aux jeunes filles nourrissait en elles l'attente de Werther. »¹²⁵ analyse Michèle Sarde. Et certainement Willy et loin d'être Werther, la femme finira par ne retrouver dans l'intimité conjugale qu'une grande déception.

B- Le réveil dans le réel

Nous ne nous étonnerons pas des limites d'une telle conception du mariage instaurée au XIXème siècle.

Le mariage d'intérêt des Lambrook se termine par la trahison et l'infidélité de Rézi. A la question de Claudine : « Rézi, tu n'as pas attendu ton mariage ? » Elle répond : « Si ! »¹²⁶ en se redressant, comme si elle avait honte d'avoir eu des aventures avant son mariage. Et sa réponse est suivie d'une longue explication : « cédant au besoin de se raconter ». Ainsi, elle légitime ses « flirts » au nom d'un mariage raté.

Et Claudine, cet être complexe se plaint aussi dans son ménage, le discours indirect libre permet à Claudine de reprocher à Renaud de ne pas être assez dominateur :

¹²⁴ Michel Sarde, *Colette libre et entravée*, p. 193

¹²⁵ Idem, p. 120

¹²⁶ Colette, *Claudine en ménage*, p. 445

« J'ai souhaité ardemment que la volonté de Renaud courbât la mienne, que sa ténacité vînt assoupir mes sursauts indociles, qu'il eût, enfin, l'âme de ses regards, accoutumés à ordonner et à séduire. »¹²⁷

Colette use d'une métaphore du maître qui dompte pour suggérer les attentes de Claudine à l'égard de Renaud, elle utilise des verbes comme : « courber », « assoupir », « ordonner » pour mieux nous dessiner cette image du « dominant » et de sa « soumise ». Quelques pages plus loin, elle exprime explicitement son désir : « J'ai ignoré la crainte aussi longtemps que l'amour et j'aurais voulu qu'elle vînt avec lui... »¹²⁸ Sa complexité est soulignée par l'utilisation d'un oxymore : l'héroïne a des désirs paradoxaux : crainte et amour sont deux antagonistes, mais Claudine les désire ensembles.

En fait, c'est la société du XIXème siècle qui est la source de cette déception. Cette société qui est régie par des conventions rigides trace les chemins que devraient suivre la femme dès l'adolescence. Comme nous l'avons vu, la jeune fille quitte sa famille pour se marier, leur mariage est rarement le fruit de l'amour mais fondé par le souci matériel. Ce mariage d'arrangement oblige la femme à procréer car c'est son principal rôle. La connaissance préétablie et fausse de l'autre est souvent l'origine de l'incompréhension ainsi que de l'incommunicabilité dans le couple. La femme attend l'être parfait que la société lui a promis, mais cette attente est vaine, puisqu'il ne pourrait exister. Par contre, l'homme multiplie les conquêtes en guise de compensation à la dure rigidité du foyer conjugal. Certes Claudine ou encore son auteure semble s'être mariée par amour mais nous décelons quand même un déséquilibre dans le rapport homme-femme à cette époque : Renaud était déjà le père d'un adolescent de 17 ans alors que Claudine est vierge lorsqu'elle se marie, elle ne possède aucun point de comparaison et combien était son angoisse : « Ah ! Est-ce que ça fait vraiment mal ? »¹²⁹

Claudine n'a que dix-neuf ans lorsqu'elle épouse Renaud qui a le double de son âge qui bénéficie du statut de père dans le roman. De même, Claire, la sœur de lait de Claudine s'est mariée à dix-sept ans.

En résumé, cette société du XIXème siècle exige trop à la femme mais pas assez à l'homme affirme Simone de Beauvoir :

¹²⁷ Idem, p. 345

¹²⁸ Idem, p. 347

¹²⁹ Colette, *Claudine à Paris*, p.282

« C'est au contraire quand sera aboli l'esclavage d'une moitié de l'humanité et tout le système de l'hypocrisie qu'il implique que la section de l'humanité révèlera son authentique signification et que le couple humain trouvera une vraie figure. »¹³⁰

Ce qu'il faut retenir de cette analyse c'est que l'amour chez Colette est empreint d'un profond pessimisme. A force de désirer la perfection et l'idéal, ses héroïnes ne vivent qu'un rêve éveillé. C'est la société du XIXème siècle qui a conditionné une telle conception de l'amour ou du mariage dans l'esprit de la femme. Mais tôt ou tard, elle finit par se réveiller dans le réel, la réalité ne lui réserve que déception et amertume. Elle attend en vain, l'être idéal que la société lui a promis, un être qui saurait la comprendre toute entière, mais malheureusement, cet être ne peut exister. Nous ne seront pas étonnés des limites d'une relation construite sur de telle conception. Mais comme leur créatrice, les héroïnes de *Claudine à Paris* et de *Claudine en ménage* sont éprises par l'amour, elles se referment dans leur illusion sans prendre compte de la vraie réalité : on dirait même que ces femmes préfèrent y rester, ce qui impliquera toujours une déception et une souffrance continues dans leur quotidien. Mais n'est ce pas souffrir que préfèrent-elles que de briser leur rêve d'idéal ? C'est en ce sens que l'auteure se révèle masochiste, c'est à travers l'écriture des *Claudine* que le lecteur décèle cette facette de Colette. Bref, Colette et ses héroïnes sont prises au piège de l'amour ; d'ailleurs, l'amour ici se présente comme l'entrave à la liberté. Certes, il y a eu révolte contre l'état des choses mais ce fut de courte durée : ainsi, cette auteure ne cessera de livrer dans ses écrits le combat entre l'amour et la raison. A chaque fois : l'amour l'emporte sur la raison. C'est ainsi que l'amour apparaît réellement dans les œuvres de Colette comme l'entrave à la liberté de ses héroïnes, c'est ce qui montre la complexité des héroïnes colettaines dans les *Claudine* : elles sont à la fois ambiguës et insaisissables.

¹³⁰ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 662

CONCLUSION GENERALE

Au terme de cette étude des œuvres colettiennes, nous pouvons affirmer que l'amour revêt une importance capitale dans la vie de l'auteure ainsi que dans ses écrits. Colette nous a peint l'amour, comme elle-même l'a vécu : sur toutes ses formes. Car n'est-ce pas l'histoire de sa vie qu'elle nous offre dans ses romans ? L'histoire d'une subjectivité, la sienne. Une subjectivité qui n'a jamais été comprise, accusée à tort comme une femme immorale dépourvue de toute pudeur, alors qu'elle n'a aspiré qu'à être libre. Cette liberté qui se révèle tellement si subjective car parfois la liberté individuelle est délaissée au profit de la morale collective. Cette morale collective régnait en maître au XIXème siècle et se montrait austère envers la femme. Elle était marquée par la loi du patriarcat et la situation d'éternelle mineure de la femme. Toutefois, Colette a su se démarquée de cette masse déclassée car son destin d'écrivain fut déjà scellé dès son jeune âge. Désormais, Colette usera de l'écriture comme une vraie arme littéraire contre l'homme ou la société afin de guider la femme vers le chemin de la liberté, pourtant, elle refusera le mouvement du féminisme.

Elle était une écrivaine, mais elle était avant tout une femme, une femme indépendante qui a considérablement marqué son époque et durablement bousculé les mentalités. Les femmes d'aujourd'hui lui doivent tant, à son époque, cette romancière hors du commun a su passer outre les contraintes de son temps et conquérir sa liberté. A commencer par la liberté d'écrire, qui a une conséquence directe sur l'indépendance financière. Colette est une grande romancière qui a contribué à créer le statut de « femme auteure ». Avide de liberté, éprise d'indépendance, elle bataillait ferme pour son autonomie. Elle est entrée en littérature aucunement pour vocation, mais forcée par Willy (son premier époux), à 22ans, à couper sur papier ses souvenirs d'enfance. Plus tard, il fut question d'indépendance financière, Colette l'a acquise à la force de la plume et aux prix de nombreux sacrifices. Avec le temps, la romancière finit par prendre goût à l'écriture, et l'a vécue comme un véritable métier.

Impensable pour l'époque, mais Colette a su cumuler, travail et vie de famille, refusant de sacrifier l'un au dépens de l'autre. Elle était une femme, une amante et une mère dans une société hostile à cette liberté. Nous ne serons sûrement pas étonnés d'une telle polyvalence à notre époque car c'est justement le quotidien de nos contemporaines. Ce sont à des femmes comme Colette que nous le devons, elle a lutté avec tant d'ardeur, pour nous la léguer.

Enfin, la liberté sexuelle, dans ses œuvres, elle l'exulte, les effusions provocatrices ne manquent pas aussi de marquer sa vie de femme, Colette a tout osé. C'est ainsi qu'il lui a fallu se parer de ténacité et de persévérence pour résister aux critiques et aux remarques misogynes.

Peut-on alors affirmer qu'elle fut la pionnière du féminisme ? A cette question, nous répondrons sans aucune hésitation que toute sa vie, Colette a refusé d'être associée au mouvement du féminisme, mais il est essentiel de lire ses œuvres pour se rendre compte qu'elle l'était : elle a su s'assujettir des normes afin de libérer les femmes d'aujourd'hui.

Malheureusement, la vie qu'a menée Colette fut souvent caricaturée. Cette caricature oblitère l'œuvre. De plus, ses écrits sont de plus en plus méconnus car les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus l'amour de l'écriture et de la lecture ; de plus les œuvres colettaines sont considérées comme des œuvres d'un auteur de Provence, alors qu'au contraire, Colette s'est toujours montrée en femme moderne, même aujourd'hui. Ce fut la raison de toutes ces persécutions qui l'ont poursuivie même après sa mort.

Ses œuvres sont donc de moins en moins étudiées, pis encore, critiquées d'être très marquées par l'époque et qui ont donc très rapidement vieilli. Cependant, nous ne cesserons d'affirmer que Colette est une magnifique figure de liberté qui a su se montrer audacieuse en brisant les tabous de son époque. Certes, son narcissisme nous étonne, n'oublions pas, un demi siècle après sa mort, elle est certainement l'un des écrivains les plus modernes et novateurs du XXème siècle.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	1
-----------------------------	---

Première partie : LA VIE DE COLETTE ET SES CREATIONS ARTISTIQUES :

I- La société française du XIXème siècle.....	5
A- Une société étouffante.....	5
1- Une société patriarcale.....	5
2- La femme : une éternelle mineure.....	5
B- Une société en pleine mutation.....	6
1- Apparition de l'histoire de l'humanité.....	7
2- Accès de la femme à l'éducation.....	7
3- La révolution du travail.....	7
 II- La vie de Colette : une vie inspiratrice de chefs-d'œuvre littéraires.....	10
A- Une vie riche en rebondissement.....	10
1- Son enfance.....	10
2- Son installation à Paris.....	11
3- Son mariage.....	11
4- Ses débuts comme écrivaine.....	11
5- Son émancipation.....	12
6- Sa carrière journalistique.....	12
7- Reconnaissance sociale.....	13
B- Les <i>Claudine</i> des romans d'autofiction.....	14
1- Arrière plan autobiographique.....	14
2- Les doubles psychiques de l'auteure.....	16

Deuxième partie : L'AMOUR, THEME CENTRAL DES CLAUDINE :

I- L'intrigue : construite autour de l'amour.....	20
A- Des personnages grands amateurs d'amour.....	20
1- Claudine : objet de différentes amours.....	20
2- L'exaltation de la beauté physique des personnages.....	23
B- Le cadre : générateur d'amour.....	24
1- Paris : la ville des lumières.....	25
2- La conquête de la liberté.....	26
3- L'influence du romantisme.....	26
 II- L'écriture de l'amour.....	28

A- Le lexique du sentiment.....	28
B- L'amour charnel.....	30
C- L'amour conjugal.....	32
III- Les thèmes relatifs à l'amour.....	35
A- Le mariage.....	36
B- L'érotisme.....	37
1- La volupté masculine et la volupté féminine.....	38
a- Celle de Renaud.....	38
b- Celle de Claudine.....	39
2- L'art de l'implicite.....	40
3- L'asservissement du désir.....	41
C- La jalousie.....	44

Troisième partie : LES ENJEUX DES AMOURS MARGINALES DES HEROINES COLETTIENNES :

I- L'inceste : un amour consolateur	48
A- Un moyen de gravir les échelons sociaux.....	48
1- Jeune fille pauvre au XIXème siècle.....	48
2- La dépendance financière.....	49
B- A la recherche d'une meilleure image paternelle.....	51
1- Irresponsabilité paternelle.....	51
2- La crainte de la solitude des héroïnes colettiennes.....	53
II- L'homosexualité : un amour compensateur.....	55
A- Une compensation de l'insatisfaction conjugale.....	55
1- La misandrie dans les <i>Claudine</i>	55
a- Le mépris de l'homme.....	55
b- La peinture d'homme médiocre.....	56
c- La femme : objet d'attention et de compréhension.....	57
2- Homosexualité : une compensation personnelle.....	59
a- L'exaltation de la beauté physique.....	59
b- Compensation personnelle.....	61
B- Une connotation de liberté.....	63
1- Vers le chemin de la liberté.....	63
a- La révélation de la coiffure.....	64

b- L'ambivalence sexuelle des héroïnes de Colette.....	65
2- Liberté retrouvée.....	66
III- L'amour, une prison.....	67
A- Les héroïnes colettaines : Piégées par l'amour.....	67
B- Amour : entrave à la liberté de Claudine.....	70
1- La révolte.....	70
2- Le pardon.....	71
IV- Le mythe et la réalité	73
A- L'idéal féminin.....	73
B- Le réveil dans le réel.....	75
CONCLUSION GENERALE.....	78
TABLE DES MATIERES	80
BILIOGRAPHIE.....	83

BIBLIOGRAPHIE

I- OUVRAGES DU CORPUS :

- Colette et Willt, *Claudine à Paris, Claudine en ménage, in Œuvres Complètes*, Paris, ALBIN Michel, 1992.

II- CORPUS SECONDAIRES :

- Colette, La retraite sentimentale, *Œuvres complètes, Claudine en ménage, Claudine s'en va, La retraite sentimentale*, Flammarion, Paris, 1948-1950.
- Colette, *Mes apprentissages*, Paris : Ferenczi et fils, 1936.

III- LES DICTIONNAIRES :

- *Dictionnaire de l'Académie française*, 1694.
- *Larousse de poche*, 1999.
- *Petit Robert*, 1997.

IV- LES OUVRAGES CRITIQUES :

- BEAUVOIR (de) Simone, *Le deuxième Sexe*, tome II, Gallimard, 1949.
- BOLLEY-GODINO-Marcelle, *L'homme-objet chez Colette*, Paris, klincksieck, 1972.
- DORMANN Geneviève, *Amoureuse Colette*, Paris, Albin Michel, 1986.
- DUPONT Jacques, *Colette*, Paris, Hachette, 1995.
- HARRIS Elaine, *L'Approfondissement de la sensualité dans l'œuvre romanesque de Colette*, Paris, A. G Nizet, 1973.
- SARDE Michèle, *Colette libre et entravée*, Paris, Seuil, 2015.

V- WEBOGRAPHIE :

- Site : « *Autofiction* »,
<http://www.autofiction.org/index.php?post/2008/10/02/Billet-a-replacer>
- Site : « *Colette à la recherche de l'amour* »,
<http://barjaweb.free.fr/SITE/ecrits/colette/colette.html>
- Site : « *Etudes littéraires Fabula* », <http://www.fabula.org>
- Site : « *J. Supervielle et son univers* », <http://supervielle.univers.free.fr/colette.htm>
- Site : « *Le centre d'études Colette* », <http://www.centre-colette.com/>
- Site : « *La Société des Amis de Colette* », <http://www.amisdecolette.fr>
- Site : « *un passionné de Colette* »,
<http://perso.wanadoo.fr/serge.passions/colette.htm>
- Site : « *Les voyages de Colette, Correspondances inédites* »,
http://www.laposte.fr/musee/expotemp/mu_expotemp_f9.htm

VI- MEMOIRES :

- CHARLEUX-LEROUX Elisabeth, *Réalité et Fiction dans Claudine à l'école*, Thèse de doctorat, 3^e cycle, Université Paris III, Nouvelle Sorbonne, 1985.
- RAKOTOARIMINO Alfred, *L'amour dans « Chaque homme dan sa nuit » de Julien Green*, Mémoire de CAPEN, Université d'Antananarivo, 1994.
- RALAIASALOHY Louis Eugène Ignace Jean Claude, *La violence à travers l'œuvre poétique de David JAOMANORO*, Mémoire de CAPEN, Université d'Antananarivo, 2005.

- SICART Pierre Alexandre, *Autobiographie, Roman, Autofiction*, Thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail et New York University, 2005.
 - SORNWONG Siriwan, *Le problème de l'amour dans l'œuvre de Colette*, Thèse de doctorat, 3^e cycle, Université de Tours, 1986.
- VII- ARTICLE :
- DUQUETTE Jean-Pierre, *La fatalité de l'amour chez Colette*, 1984.
 - MAURIAC François, *Revue hebdomadaire*, 1927.